



LES IMAGES COMIQUES

DE LA FAMILLE



75E

J. Bellery Desfontaines

Artistes

illustrateurs

1880 - 1940

Bambines et bambins qui
gentiment accouderont sous le regard
de vos rires éclatés en voyant nos images,
l'auteur sera content..... tout sera pour le mieux.

2521

Exposition du 16 au 31 mars 2023

Photographies haute définition et informations
sur demande

Artistes
illustrateurs

1880 - 1940

Galerie Mathieu Néouze

16, rue de la Grange Batelière 75009 Paris
du lundi au vendredi de 10h à 18h, le samedi sur rendez-vous
00 33 (0)6 60 54 68 97 - mathieu.neouze@gmail.com



Je percerai trois trous, trois trous
Et le canal deviendra flûte.

Ed. Harancour

La Légende des Sex

Félicien Rops

(Namur, 1833 – Essonnes, 1898)

Né à Namur dans une famille d'industriels aisés, Félicien Rops débute son apprentissage à l'Académie des Beaux-Arts de la ville. En 1851, il s'inscrit à l'Université libre de Bruxelles et fréquente les cercles estudiantins. Il fait la connaissance de l'écrivain Charles de Coster avec lequel il fonde en 1856 un journal satirique, *Uylenspiegel*, Journal des ébats artistiques et littéraires, dans lequel il publie des lithographies qui sont fort appréciées. Par ailleurs, il achève sa formation dans l'atelier libre Saint-Luc, qui rassemble des artistes d'avant-garde comme le sculpteur Constantin Meunier.

Rops entame alors une carrière d'illustrateur et contribue à l'édition des œuvres de son ami Charles de Coster. Au début des années 1860, Rops se rend fréquemment à Paris où il perfectionne sa technique de gravure auprès de Félix Braquemond. Avec l'écrivain et journaliste Alfred Delvau, pour les ouvrages duquel il réalise plusieurs frontispices, l'artiste fréquente les bas-fonds parisiens dont il livre une vision noire et grinçante dans ses eaux-fortes. Par l'intermédiaire de Delvau, Rops fait la connaissance de l'éditeur Poulet-Malassis, alors en exil à Bruxelles, qui le présente à Charles Baudelaire. L'entente entre l'artiste et l'écrivain est parfaite, Rops ayant fait sienne la conception baudelairienne de la Femme et de la Chute. Il grave en 1866 un frontispice pour *Les Epaves*, publiées par Poulet-Malassis à Bruxelles avec les pièces censurées des *Fleurs du Mal*.

En 1874, Rops s'installe définitivement à Paris. Il est l'illustrateur le mieux payé de la capitale et travaille pour de nombreux écrivains, parmi lesquels Mallarmé, Péladan, Barbey d'Aurevilly. Cette période particulièrement féconde voit naître de nombreux chefs-d'œuvre tels *Pornokratès* (1878), *Les Sataniques* (1882) ou encore la suite pour *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. Rops est alors un artiste reconnu et consacré. Il est invité à exposer au premier salon des XX en 1884 et rejoint officiellement le groupe en 1886. En 1896, deux ans avant sa mort, la revue symboliste *La Plume* lui consacre un numéro spécial, et le salon de la Libre Esthétique organise une rétrospective de son œuvre en 1899.

1. *Je percerai trois trous, 1889*

Fusain sur papier, dans la marge d'une estampe

18 x 13,5 cm

Daté en bas à droite : 1889

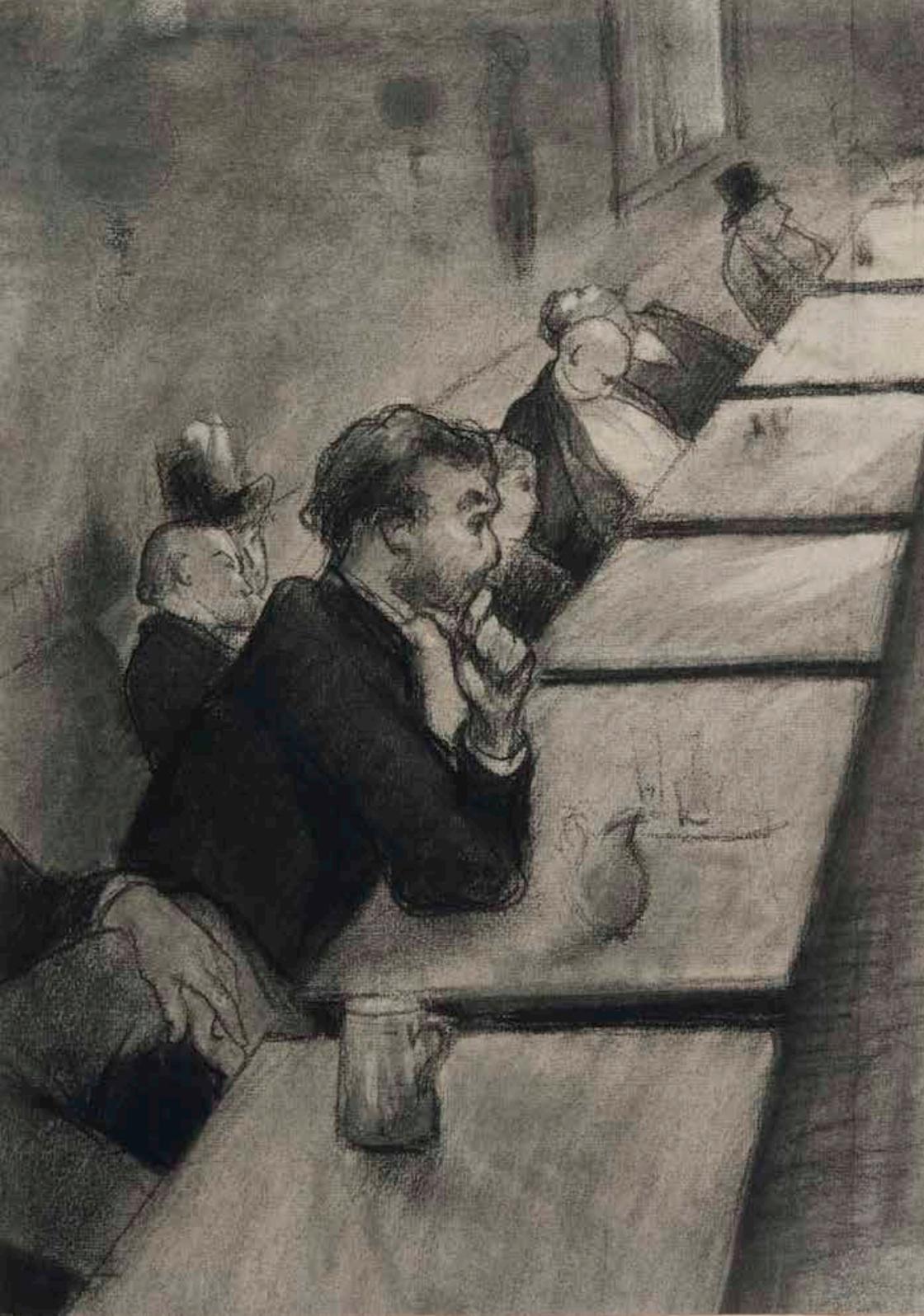
Légende : *Je percerai trois trous, trois trous / Et le canal deviendra
flûte / ... / Ed Haraucourt / La Légende des Sexes*



Je percerai trois trous, trois trous
Et le canal deviendra flûte.

Ed. Harancourt
La Légende des Sexes.

184



Charles Maurin

(Le Puy-en-Velay, 1856 – Grasse, 1914)

Après avoir remporté le prix Crozatier en 1875, Charles Maurin part pour Paris afin d'y poursuivre ses études. En effet, ce prix, fondé par Charles Crozatier et attribué par la ville du Puy, permet au lauréat de recevoir une bourse annuelle pendant trois années de formation à Paris.

Maurin entre ainsi à l'Ecole des Beaux-Arts en 1876, tout en fréquentant les cours de l'Académie Julian. Ses premiers tableaux exposés au Salon à partir de 1882 sont essentiellement des portraits. Maurin noue alors ses premières amitiés dans le monde artistique. Il rencontre Félix Vallotton à l'Académie Julian, dont il devient très proche. Par l'intermédiaire d'Aristide Bruant, l'un de ses amis montmartrois, l'artiste fait la connaissance d'Henri de Toulouse-Lautrec. Maurin fréquente également le sculpteur Rupert Carabin qui devient l'un de ses intimes. Carabin pose à plusieurs reprises pour Maurin, comme modèle principal ou pour servir de figure dans un tableau comportant plusieurs personnages.

La décennie 1890 est sans doute la plus féconde dans l'œuvre de Maurin. Ses sources d'inspiration sont alors très diverses. L'artiste réalise d'ambitieuses compositions symbolistes, telle *L'Aurore du Rêve*, exposée en 1892 au Salon de la Rose+Croix. Il s'attache également à des sujets plus intimes, décrivant ainsi dans la suite gravée *Nouvelle Education Sentimentale* les gestes quotidiens chargés de tendresse d'une mère envers sa fille. Il décrit également la vie de la capitale, des cabarets et des spectacles de Montmartre. Maurin oscille ainsi en permanence entre le symbolisme et le réalisme.

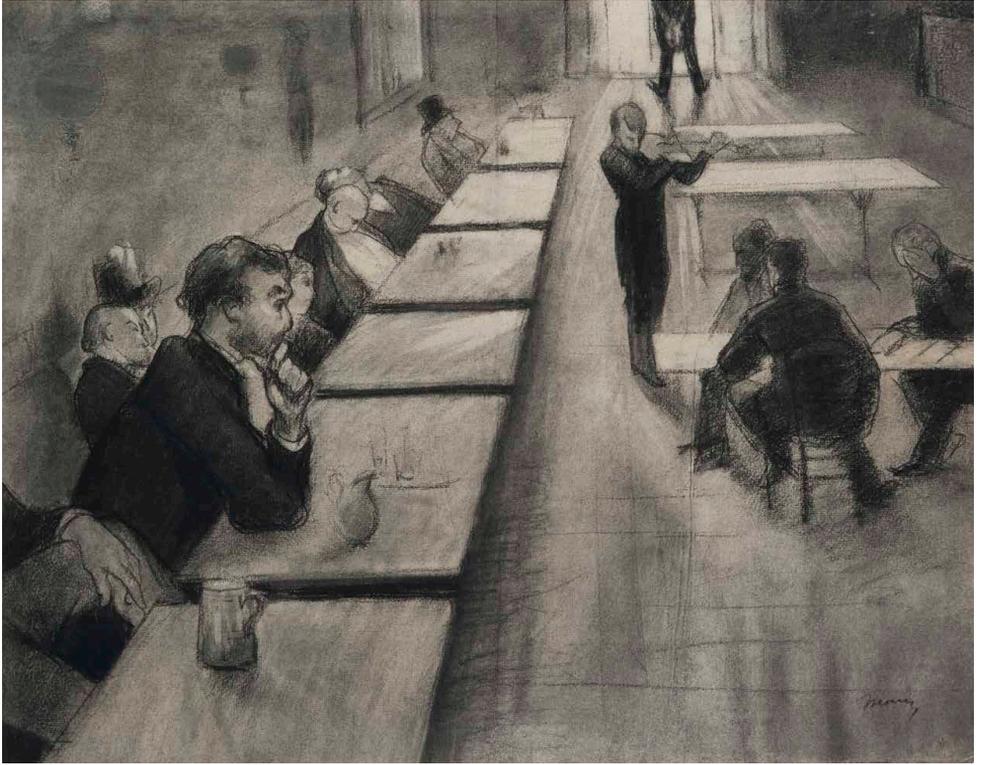
L'artiste expose alors fréquemment, en 1893 chez Joyant avec Henri de Toulouse-Lautrec et en 1895 chez Ambroise Vollard. Il participe également au Salon de la Rose+Croix jusqu'en 1897, et expose à Bruxelles à la Libre Esthétique. Maurin produit moins à partir du début du vingtième siècle. Tombé malade en 1906, il meurt à Grasse le 8 juin 1914.

2. *Intérieur de café*

Fusain sur papier

43 x 58 cm

Signé en bas à droite : *maurin*



3. *La Cueillette des cerises*

Mine de plomb, estompe et crayon de couleur sur papier

62,5 × 47,5 cm

Signé en bas à droite : *Maurin*

Provenance :

Collection Henri Laurent, n° 1443.





Théophile Alexandre Steinlen

(Lausanne, 1859 – Paris, 1923)

Né à Lausanne en 1859, Steinlen débute son apprentissage artistique à Mulhouse en 1879. Installé à Paris à partir de 1881, il fait la connaissance d'Adolphe Willette qui lui présente Rodolphe Salis et le groupe d'artistes qui se rassemble au nouveau cabaret du Chat noir : Bruant, Lautrec, Léandre, Vallotton, Verlaine, Rivière, Allais et Forain. Steinlen emménage à Montmartre et entame une collaboration régulière avec la revue hebdomadaire du Chat noir.

Il fournit de nombreux dessins pour des revues, illustre des romans et réalise des affiches, notamment pour Aristide Bruant et Yvette Guilbert. Il sait restituer de son trait vif l'ambiance particulière du Montmartre de la fin du XIXe siècle. L'artiste joue ainsi un rôle capital dans le renouvellement de l'illustration et inspire des jeunes artistes comme Jean Peské ou Pablo Picasso.

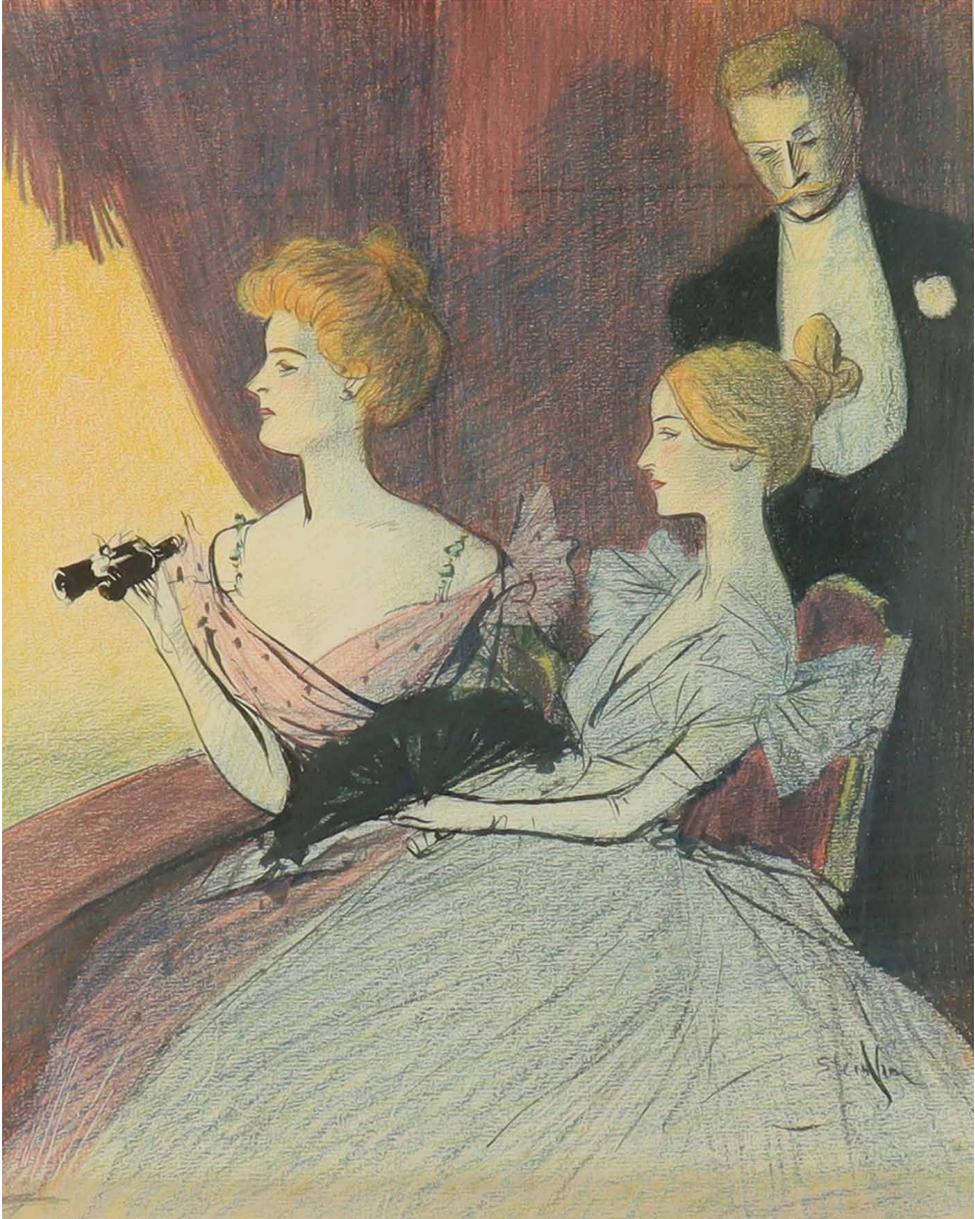
Pourtant, cela ne semble pas lui suffire, car Steinlen a des ambitions artistiques qu'il déclare dès son arrivée à Montmartre. L'illustration est pour lui un moyen temporaire, et si les affaires vont bien et qu'il est constamment sollicité, il ne s'en réjouit qu'en partie, considérant que cela lui enlève le temps nécessaire à la préparation du concours pour l'École des Beaux-Arts et d'une toile pour le Salon. Autodidacte, il ne peut pénétrer le milieu choisi des Salons officiels parisiens. Il expose en 1893 au salon des Indépendants, puis au salon de Humoristes, qui ne lui apportent pas la reconnaissance critique qu'il espérait. Il décide alors de monter sa propre exposition personnelle à La Bodinière en 1894, mais celle-ci a surtout pour effet de confirmer l'artiste en tant que chroniqueur montmartrois de la vie parisienne : une étiquette dont il aura du mal à se défaire. Steinlen expose encore en 1898 à la Galerie Georges Petit, lors d'un accrochage collectif dont font partie entre autres Emile Claus et Antoine Bourdelle. Mais c'est au tournant du siècle qu'il accède à une véritable reconnaissance. Il expose à la Sécession de Berlin en 1903, puis le musée du Luxembourg cherche à acquérir un de ses tableaux, malheureusement vendu entre temps. Il expose encore, la même année, place Saint-Georges. Le catalogue publié à cette occasion contient une postface d'Anatole France qui associe enfin les qualités du peintre à celles du dessinateur, et met véritablement l'accent sur l'œuvre peinte de l'artiste.

4. *Dans la loge*

Plume, encre de Chine et crayons de couleur sur papier

38,7 × 33,4 cm

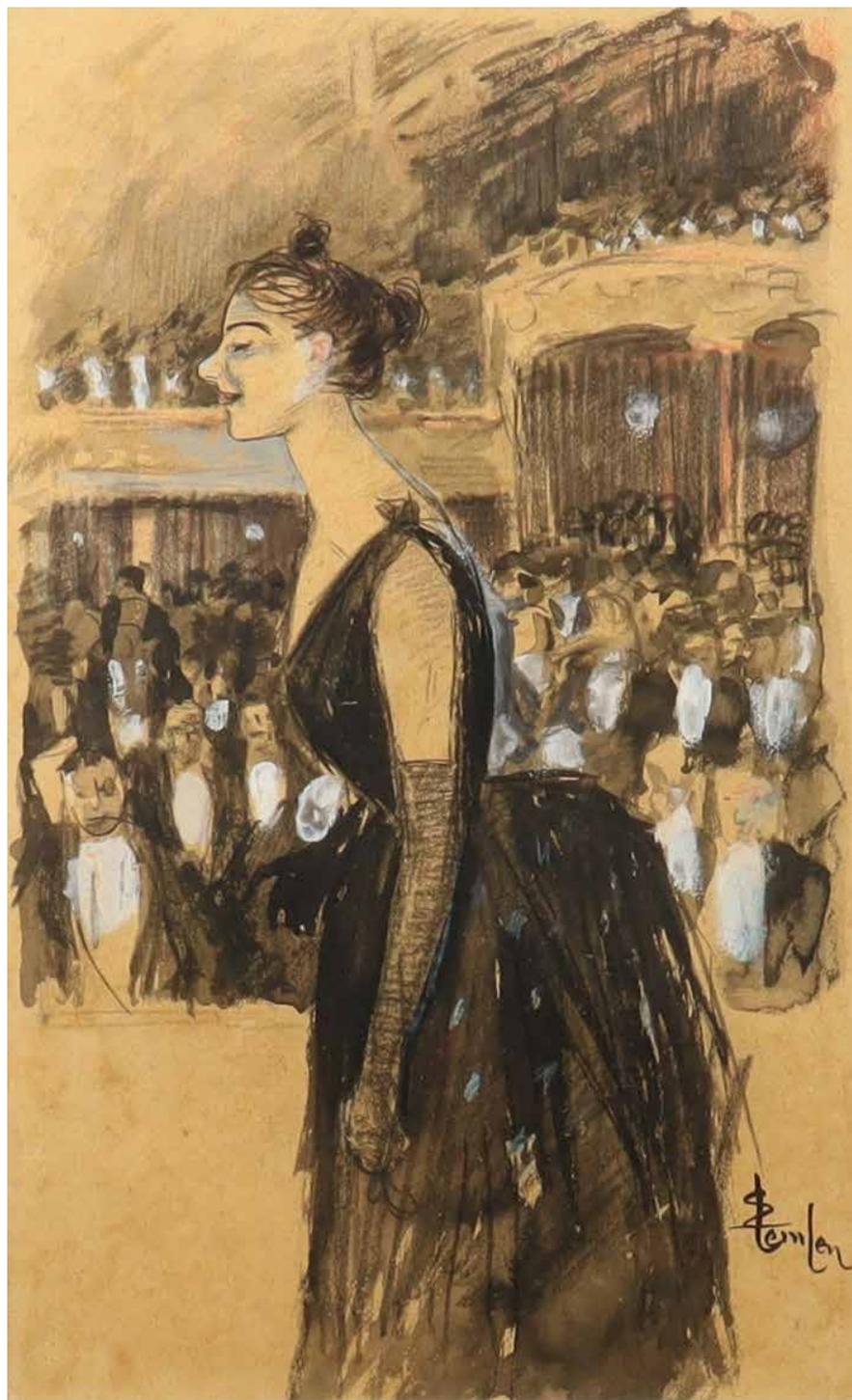
Signé en bas à droite : *Steinlen*



5. *Yvette Guilbert sur scène*

Plume, encre de Chine, lavis et rehauts de gouache blanche sur papier
31 x 19 cm

Signé en bas à droite : *Steinlen*

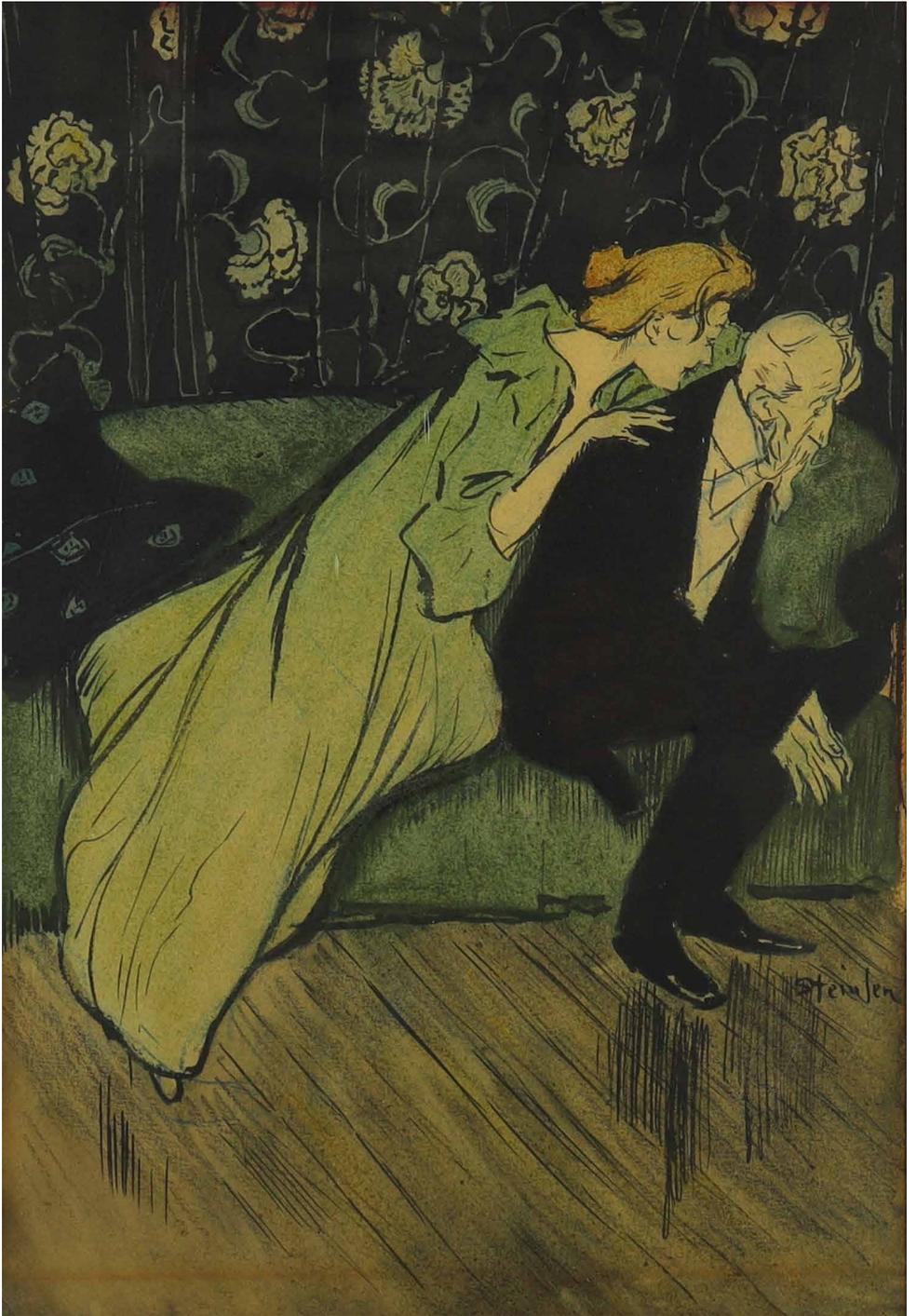


6. *Fin de soirée*

Plume, encre de Chine et aquarelle sur papier

33 x 23 cm

Signé en bas à droite : *Steinlen*

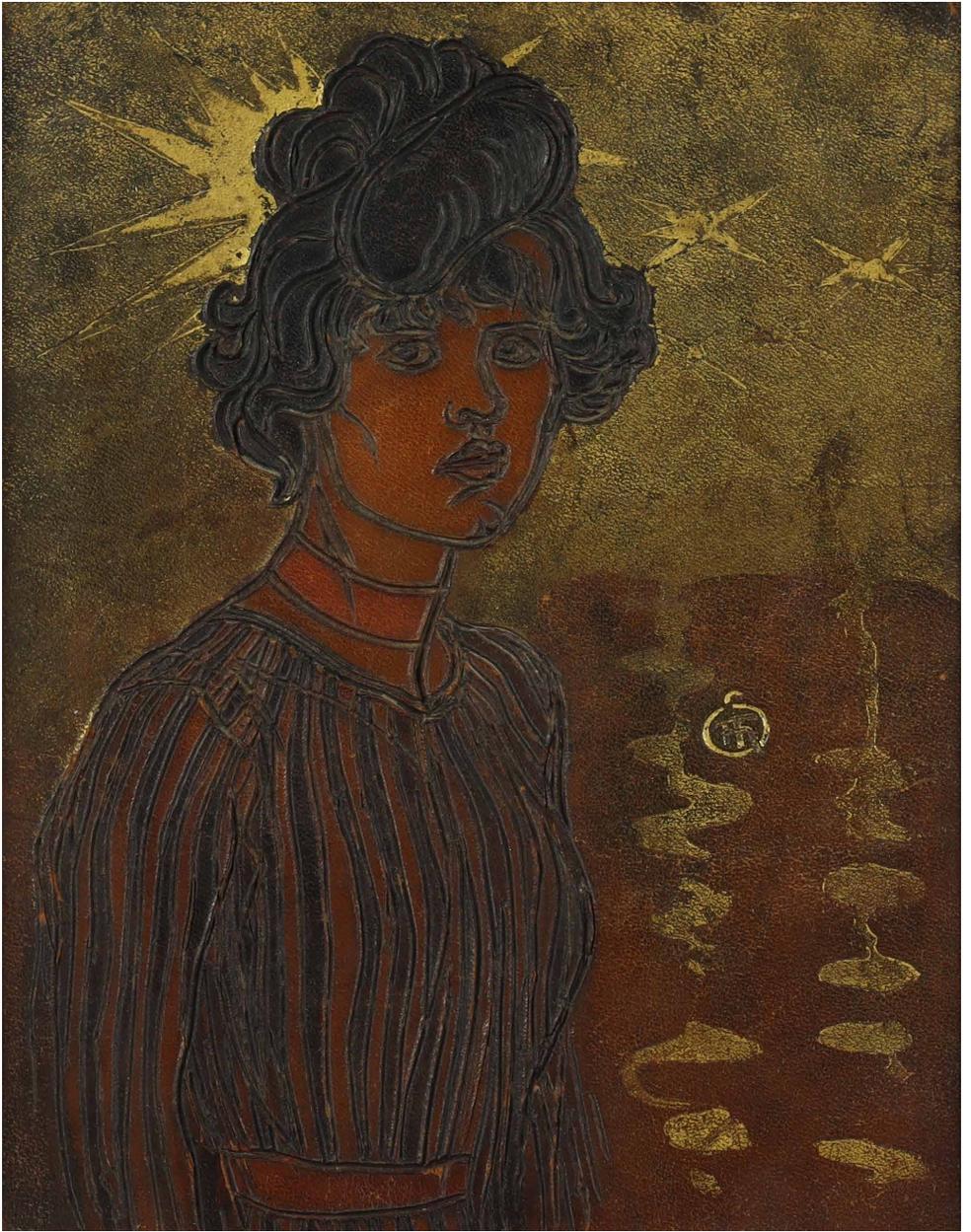


7. *Buste de femme dans un paysage*

Cuir incisé, peint et doré

19 x 15,5 cm

Signé du monogramme vers le milieu à droite



8. *Dans les fleurs, 1893*

Fusain et crayons de couleur sur papier

41,4 × 19,8 cm

Signé en bas à droite : *Steinlen*

Publication :

Gil Blas illustré, 18 juin 1893, en regard du poème de Jean Richepin, (repr.).

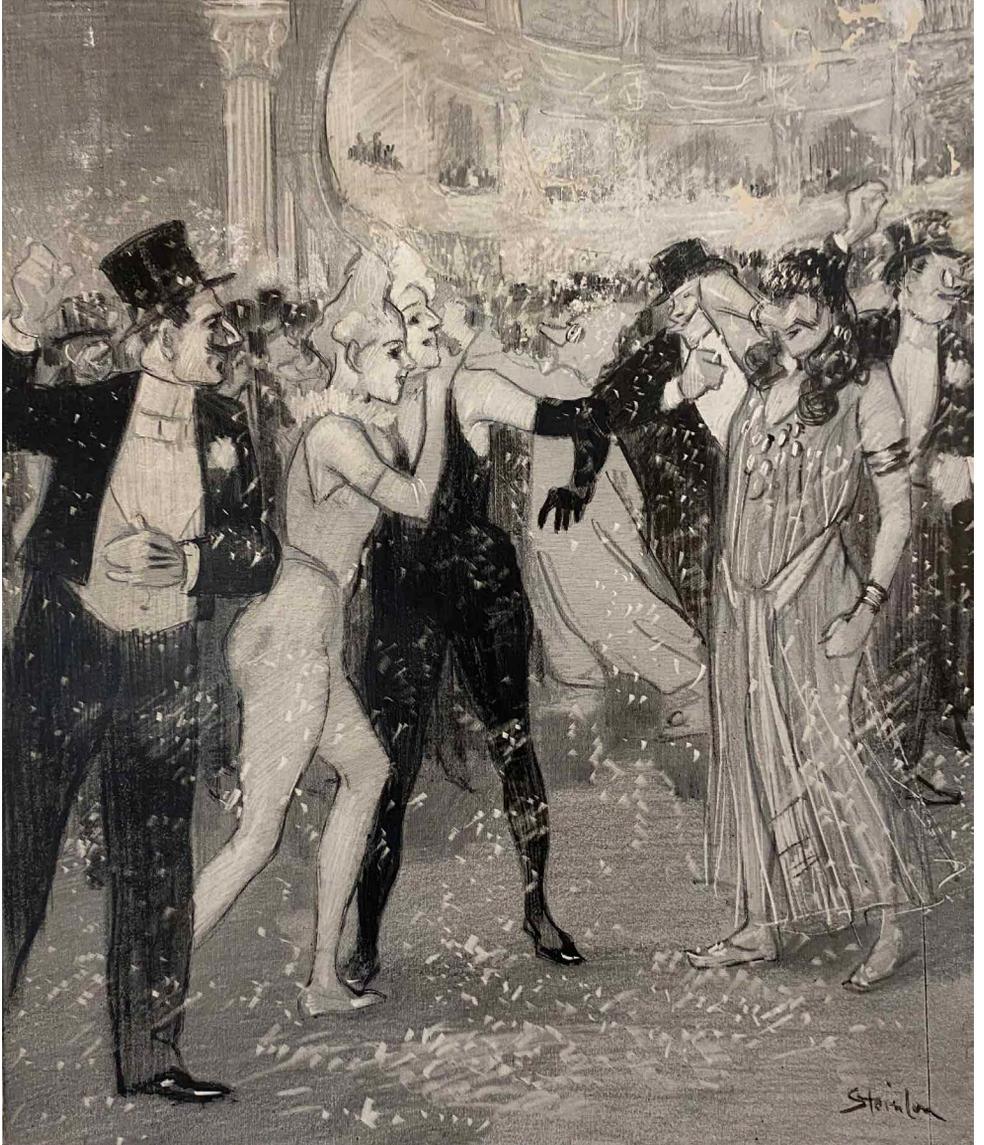


9. *Bal à l'Opéra*

Plume, encre de Chine, rehauts de gouache blanche sur carte à gratter

29 x 25 cm

Signé en bas à droite : *Steinlen*





Manuel Orazi

(Rome, 1860 – Paris, 1934)

Né en Italie, Manuel Orazi débute sa carrière en 1892 à Paris où il s'installe définitivement. Mettant ses talents d'illustrateur et d'affichiste au service de diverses revues parisiennes, il collabore régulièrement à *Je sais tout*, au *Figaro illustré* ou encore à *L'Assiette au beurre*.

Sensible aux innovations esthétiques du Symbolisme et de l'Art Nouveau, Orazi est sollicité par Siegfried Bing, qui ouvre sa galerie, L'Art Nouveau, à Paris à l'angle de la rue Chauchat et de la rue de Provence en 1895. Orazi illustre alors pour lui un *Calendrier Magique* orienté vers le mysticisme et l'astrologie, thèmes récurrents chez l'artiste.

Lors de l'Exposition Universelle de 1900, Orazi répond à deux commandes sur le thème de la danse. La première est destinée au Palais de la Danse. La seconde, pour le Théâtre de Loïe Fuller, est en partie influencée par l'art japonais. Elle transcrit par le dessin la modernité des spectacles de la danseuse qui fascine aussi bien Toulouse-Lautrec que Rodin. Poursuivant également sa carrière d'illustrateur, Orazi fournit de nombreux dessins pour les œuvres de Charles Baudelaire, Edgar Allan Poe, Oscar Wilde ou encore Pierre Louÿs.

Dans les années 1920, Orazi se tourne vers le cinéma alors naissant et crée aussi bien les décors, que les costumes et les affiches pour des productions de grande ampleur, telle *L'Atlantide*, réalisé en 1921 par Jacques Feyder d'après le roman de Pierre Benoit publié en 1919.

10. *Torture*

Plume, encre de Chine et lavis sur papier
22 x 16 cm



11. *Femmes aux fleurs*

Fusain, lavis d'encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier
11 x 18,5 cm



12. *Cinq femmes de profil*

Fusain, lavis d'encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier
6 x 17,5 cm



13. *La Sorcière, 1895*

Fusain et craie blanche sur papier

67,5 x 24 cm

Signé en bas : *MOrazi*

Publication :

M. Orazi et A. de Croze, *Calendrier Magique*, l'Art Nouveau, Paris, 1895.

Provenance :

Galerie Vincent Lécuyer



14. *Sainte Elisabeth de Hongrie*

Huile sur papier
30 x 22,5 cm

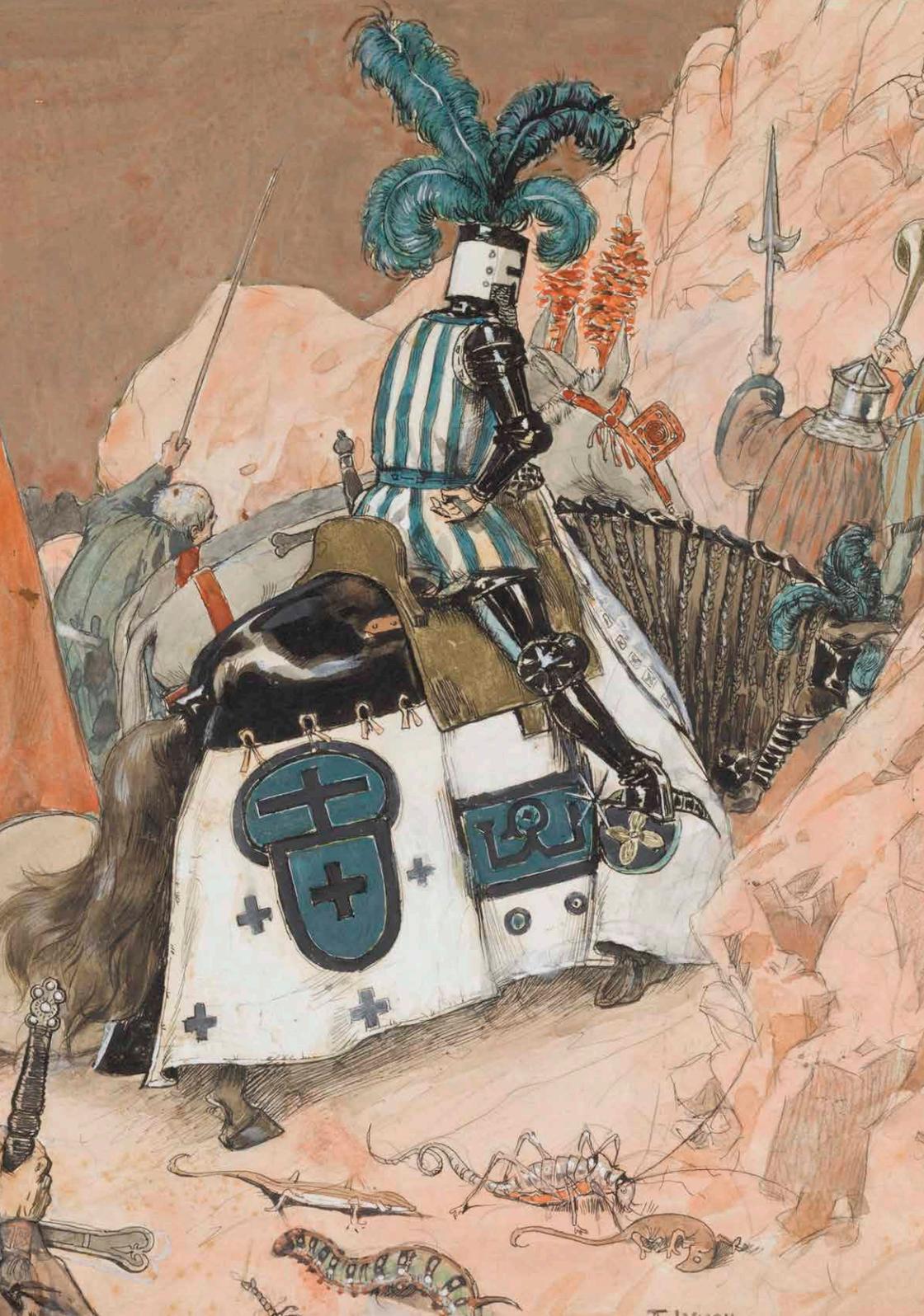


15. *La Course*

Fusain, lavis d'encre de Chine et rehauts de gouache blanche sur papier
46 x 34,5 cm

Signé en bas à droite : *Manuel Orazi*





Albert Lynch

(Gleisweiler, 1860 – Paris, 1932)

Les dates ainsi que les lieux de naissance et de mort d'Albert Lynch sont sujets à controverses. Né à Lima selon ce que le peintre lui-même déclare dans les catalogues des Salons pendant toute sa carrière, il serait en réalité né à Gleisweiler en Allemagne selon son certificat de mariage avec Victoria Bacouël daté de 1896. Plusieurs raisons peuvent justifier sa volonté à entretenir le doute. Les relations difficiles entre France et Allemagne au lendemain de la guerre franco-prussienne n'incitent pas Lynch à révéler son véritable lieu de naissance, de peur sans doute qu'on lui prête une nationalité qui n'est pas la sienne et qui serait difficile à défendre dans ce contexte international. La deuxième raison peut paraître superficielle mais elle prend toute son importance si on considère la personnalité d'artiste que Lynch souhaite se construire. Peintre mondain dont les sujets de prédilection sont des jeunes femmes à la beauté raffinée et délicate, il fait le choix d'entretenir une image légèrement exotique en se présentant comme un artiste péruvien. Le charme de l'étranger opère et son succès amène de nombreuses critiques à évoquer un talent prodigieusement précoce qui aurait justifié le grand voyage du peintre jusqu'à Paris, capitale des arts, dès sa première jeunesse.

Albert Lynch étudie dans les ateliers de Jules Noël, d'Henri Lehmann et de Gabriel Ferrier à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Très jeune, il expose au Salon. Ses scènes de genre décoratives, à l'élégance sophistiquée et très fin-de-siècle rappellent les figures féminines de Helleu ou de Stevens. Son style sentimental et nostalgique met en scène de belles jeunes femmes apprêtées selon la mode de l'époque. Ses toiles évoquent bien le goût de la période et il ne tarde pas à recevoir des récompenses officielles, notamment lors des Salons de 1890, de 1892 et de l'Exposition universelle de 1900 où il obtient une médaille d'or.

Il illustre *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, *Le Père Goriot* de Balzac et *La Parisienne* d'Henry Becque. Ses sujets féminins délicats et sensuels prennent forme grâce à des techniques légères comme le pastel et la gouache. Elles introduisent le spectateur dans un monde bourgeois qui se veut un reflet d'élégance et de sentiments courtois, à l'image d'une époque qui a fait de la grâce féminine son emblème.

16. *La Possédée, 1891*

Mine de plomb, encre de Chine, aquarelle et gouache sur papier

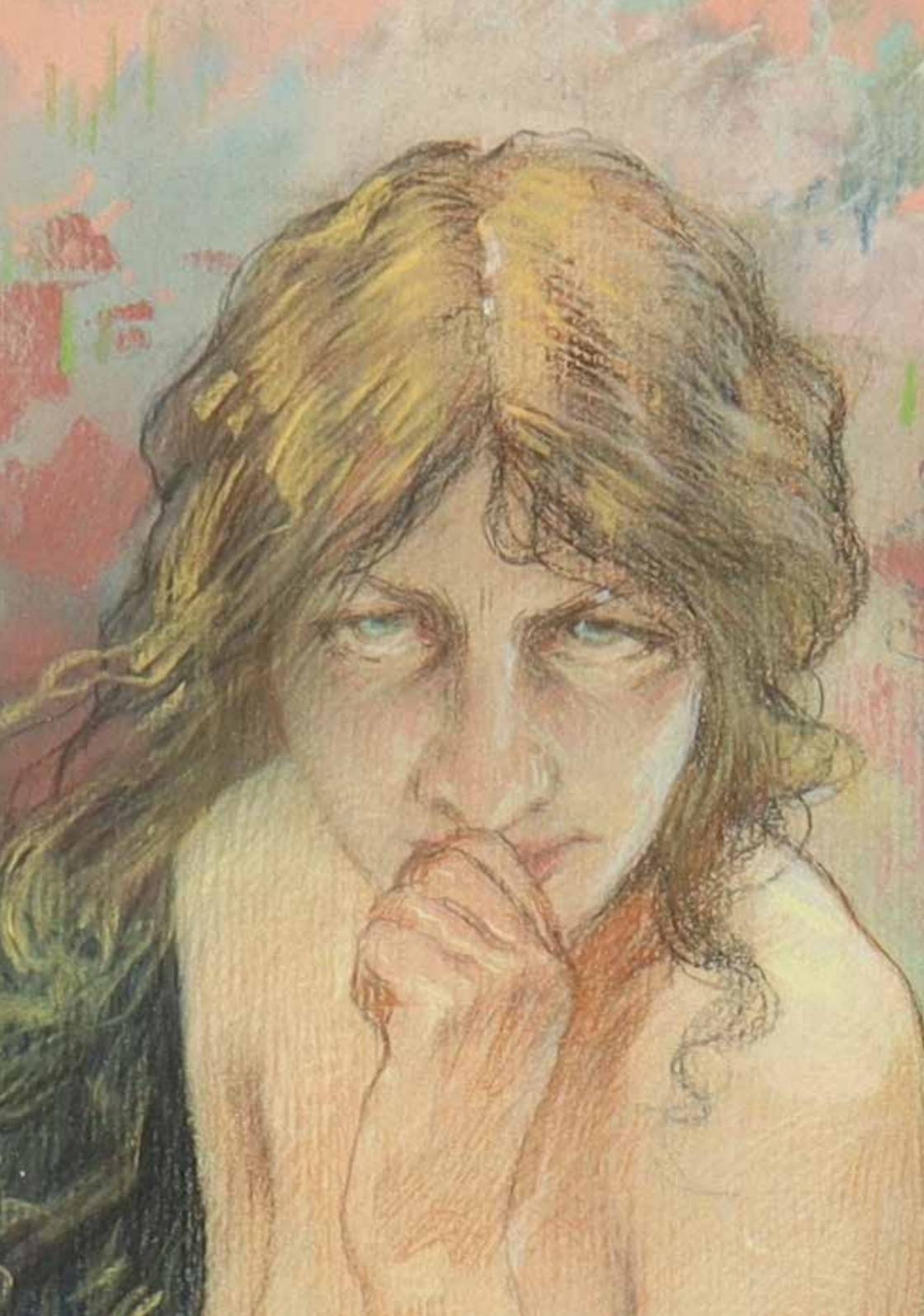
23,6 x 31,5 cm

Signé en bas à droite : A. LYNCH

Publication :

M. Spronck, « La Légende de Juan Garin », in *Le Figaro Illustré*, mai 1891, p. 82.





Henri Privat-Livemont

(Schaerbeek, 1861 – 1936)

Formé à l'Institut des Arts décoratifs de Saint-Josse-ten-Node, Privat-Livemont étudie ensuite à Paris entre 1883 et 1889 grâce à une bourse d'étude.

Il entame ensuite une carrière très prolifique qui touche à tous les domaines : peinture, décoration, affiche, lithographie et illustration.

Il collabore à Bruxelles avec de nombreux architectes et réalise ainsi le décor de plusieurs hôtels particuliers de la ville. Il est également l'auteur de peinture murales pour le Théâtre communal d'Ostende ainsi que des plafonds de la salle de jeu du casino de la ville.

Privat-Livemont crée sa première affiche en 1890, et s'intéresse de plus en plus à la lithographie. La Femme devient l'un de ses sujets de prédilection. Il collabore également avec de nombreux périodiques.

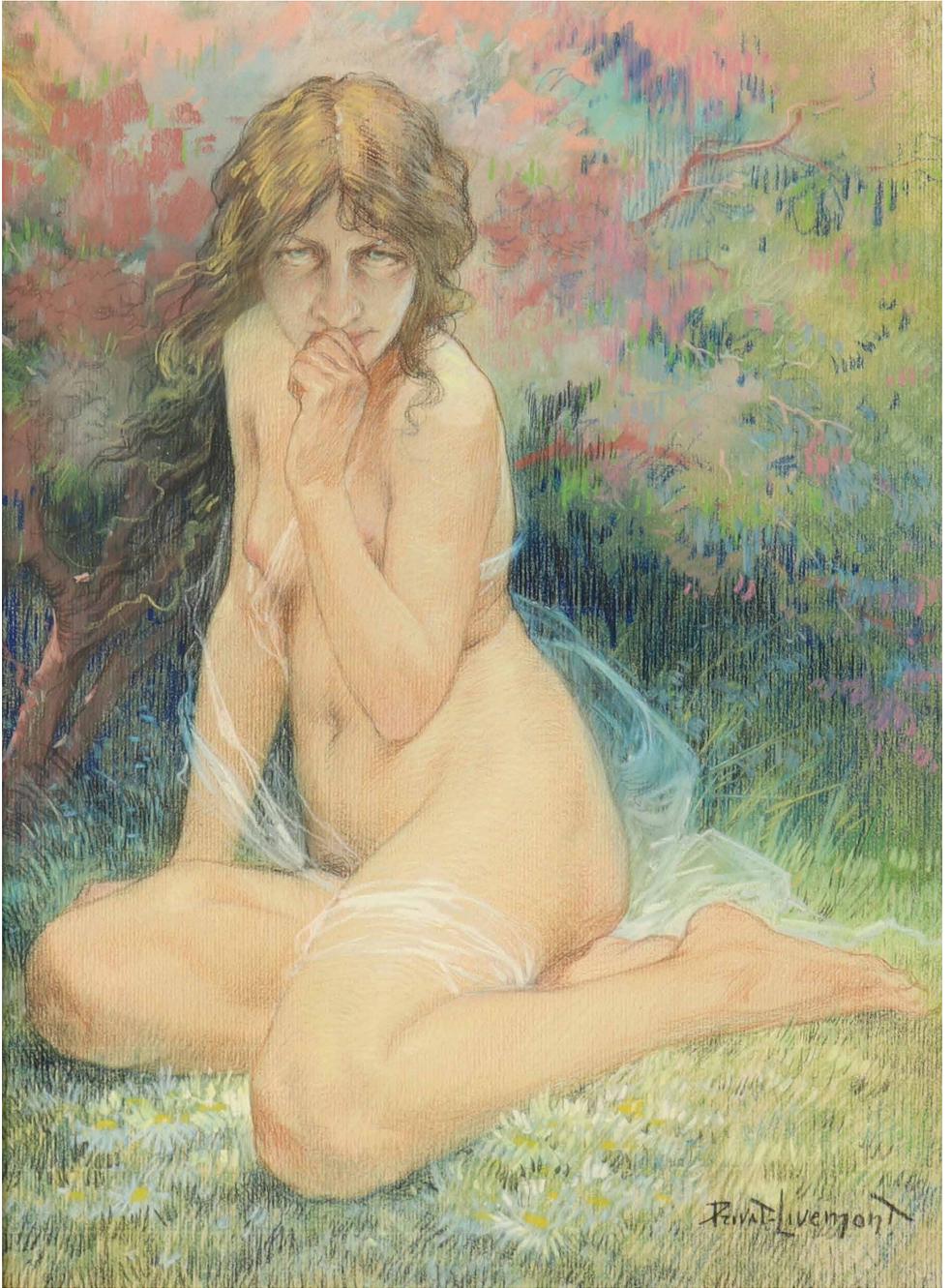
Après une longue carrière de décorateur et d'enseignant, Privat-Livemont est poussé vers la retraite en 1935. Il meurt un an plus tard.

17. *Femme nue assise dans les bois*

Fusain et pastel sur papier

53 x 40 cm

Signé en bas à droite : *Privat-Livemont*





Armand Rassenfosse

(Liège, 1862 – 1934)

Destiné à reprendre le commerce familial d'objets d'art, Armand Rassenfosse ne reçoit aucune formation académique et c'est en autodidacte qu'il entame son éducation artistique, dessinant le soir après sa journée de travail au magasin. Auguste Donnay, engagé par le père de Rassenfosse pour effectuer un décor dans une maison, se lie alors d'amitié avec le jeune artiste et le présente à d'autres élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Rassenfosse fait ainsi la connaissance de Gustave Serrurier et des frères Berchmans.

En 1882, il commence à fournir des dessins au journal satirique *Le Frondeur*, qu'il signe d'un pseudonyme, et s'essaie à la technique de l'eau-forte. Encouragé par Adrien de Witte, alors professeur de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Rassenfosse persévère dans son apprentissage de la gravure et travaille, à partir de 1887, pour l'imprimeur Bénard. Lors d'un voyage à Paris en 1888, l'artiste fait la connaissance de Félicien Rops. Cette rencontre est déterminante pour l'évolution de son art. Une longue amitié se crée entre les deux artistes, qui expérimentent en commun de nouvelles pratiques de gravure. Cette collaboration aboutit à la création d'une technique inédite de vernis mou qu'ils baptisent ropsenfosse.

En 1890, Rassenfosse quitte définitivement le commerce familial pour se consacrer uniquement à son art. Les travaux qu'il réalise pour l'imprimerie Bénard lui procurent une relative aisance financière. En 1896, il participe pour la première fois au Salon de la Libre Esthétique à Bruxelles, et commence à acquérir une certaine renommée. On lui confie alors de nombreuses commandes, dans le domaine de l'édition pour la plupart. C'est alors qu'il réalise son œuvre majeure : l'illustration complète des *Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire pour l'édition des Cent Bibliophiles.

Au début du XX^{ème} siècle, l'artiste travaille de plus en plus à la peinture à l'huile, tout en continuant ses recherches dans le domaine de la gravure. Ses œuvres, plus intimes, sont cependant moins fortes.

18. *Charles Baudelaire*

Fusain et lavis sur papier

34,5 x 27,5 cm

Cachet de l'atelier de l'artiste en bas à droite



19. *Henri de Toulouse - Lautrec*

Fusain sur papier

12 x 7,3 cm

Monogrammé en bas à droite : AR



(taille réelle)

20. *L'Inconnue*, 1894

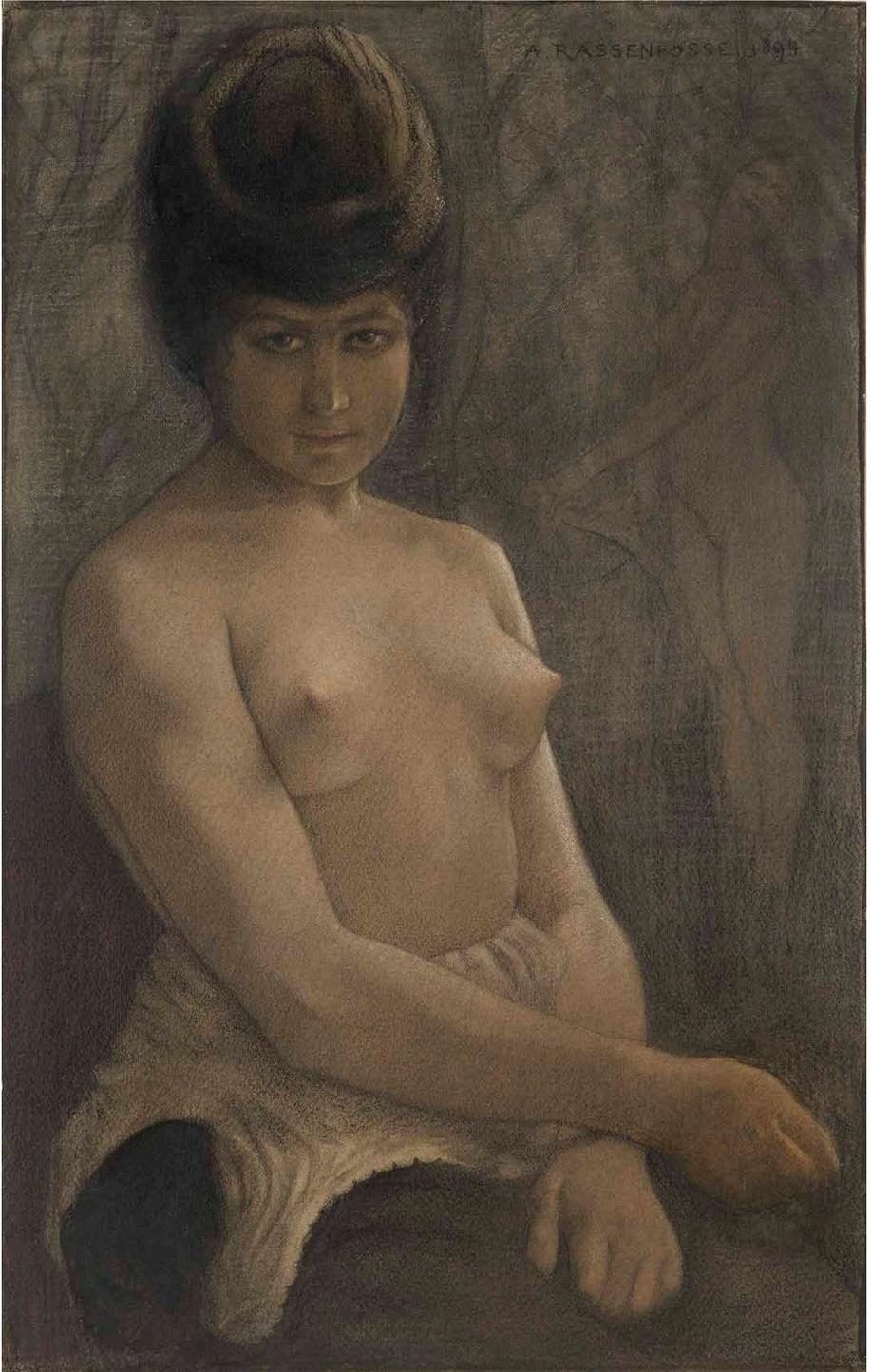
Fusain et pastel sur papier

49,5 x 31 cm

Signé et daté en haut à droite : A. RASSENFOSSE 1894

Œuvre en rapport :

La Clef de Saint-Pierre, ballet par Hugues Rebell, frontispice par
A. Rassenfosse, Paris, 1897.



21. *Femme au chevalet, projet d'affiche*

Plume, encre de Chine et gouache sur papier

31 x 23 cm

Cachet de l'atelier en bas à droite

Annoté en haut à droite



Projet d'affiche
refusé par
Monsieur Joe Hogges
Président de l'œuvre des artistes
chrétiens de l'union Lépold
chrétiens de la Région Roumaine
Grand officier de la - grand
Cordon de la - croix de
Roumanie en la fête du 14
Désolé, j'ai à Paris
reçu le 14/12



22. *L'Eau-forte*

Plume et encre noire

21 x 14,2 cm

Monogrammé vers le bas à gauche

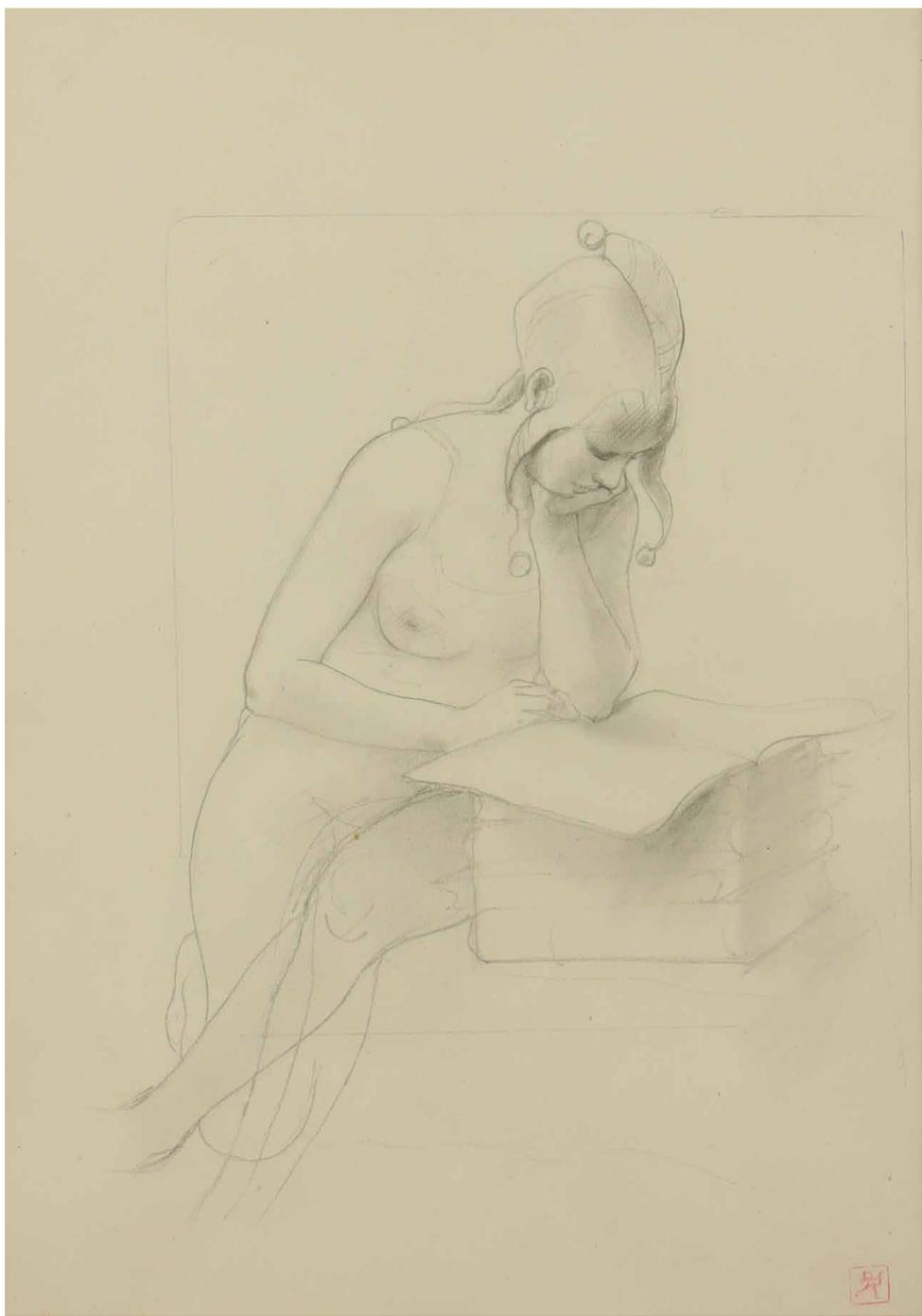


23. *Folle à la lecture*

Fusain et estompe sur papier

28 x 20,5 cm

Cachet de l'atelier en bas à droite



24. *Le Bonheur dans le Crime*

Fusain, estompe, sanguine et crayons de couleur sur un frontispice imprimé

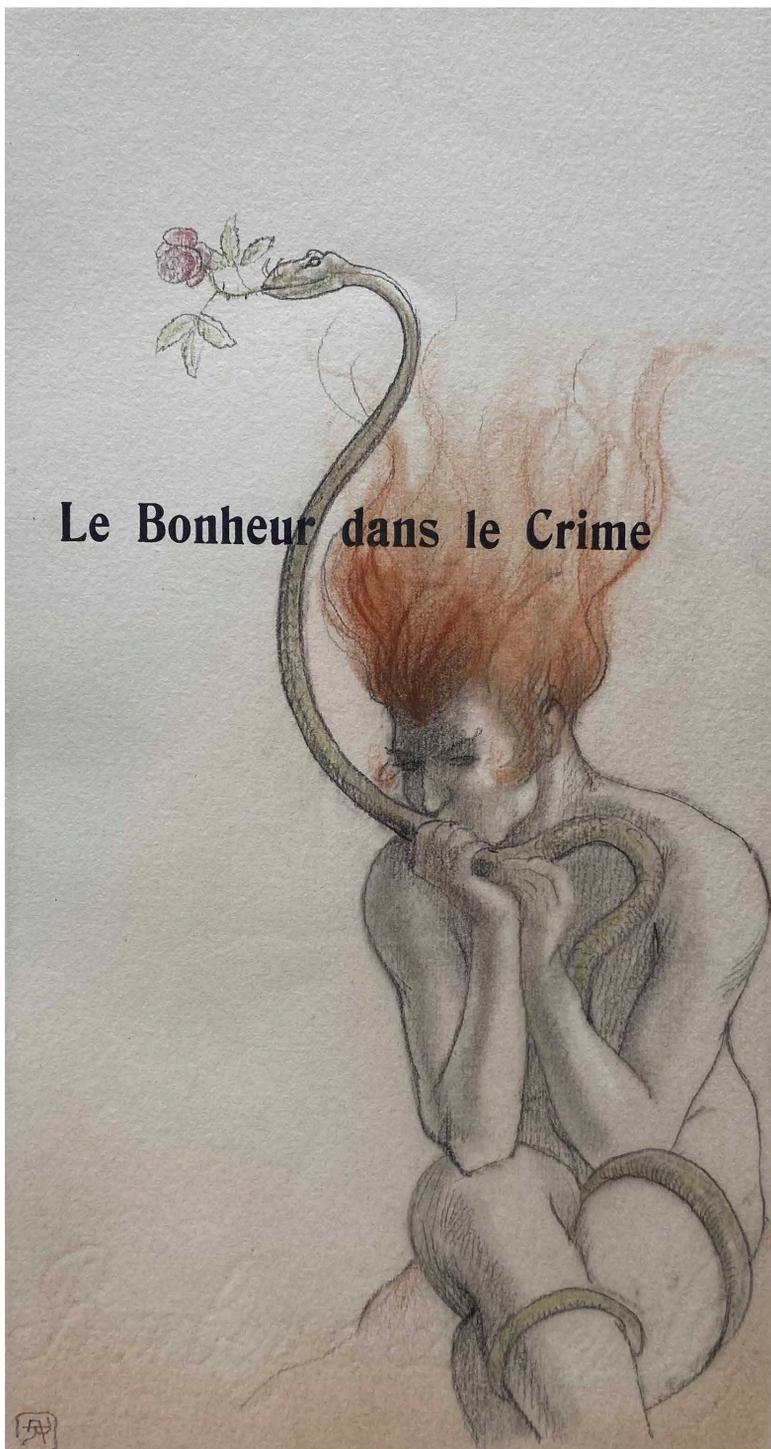
21,5 x 12 cm

Signé du monogramme en bas à gauche

Publication :

J. Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le Crime*, Paris, 1920.

Le Bonheur dans le Crime

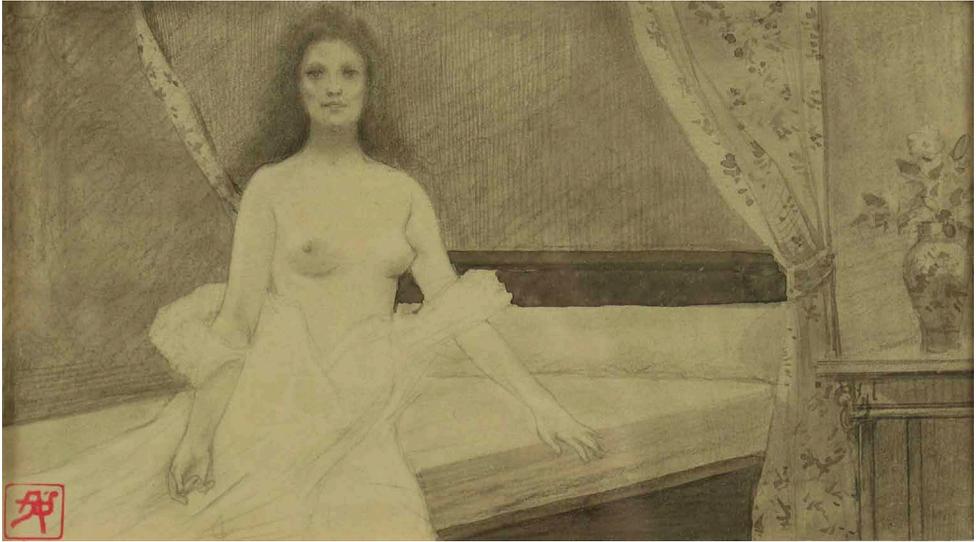


25. *Femme assise sur un lit*

Fusain et lavis gris sur papier

8 x 14,9 cm

Cachet de l'atelier en bas à gauche



26. *Deux nus, études pour les Fleurs du Mal*

Fusain et sanguine sur papier

26,5 × 20,5 cm

Monogrammé en bas à droite : *a. r.*

Annoté en bas à droite par l'artiste : *Etude pour le / premier frontispice / des Fleurs du Mal*



OR

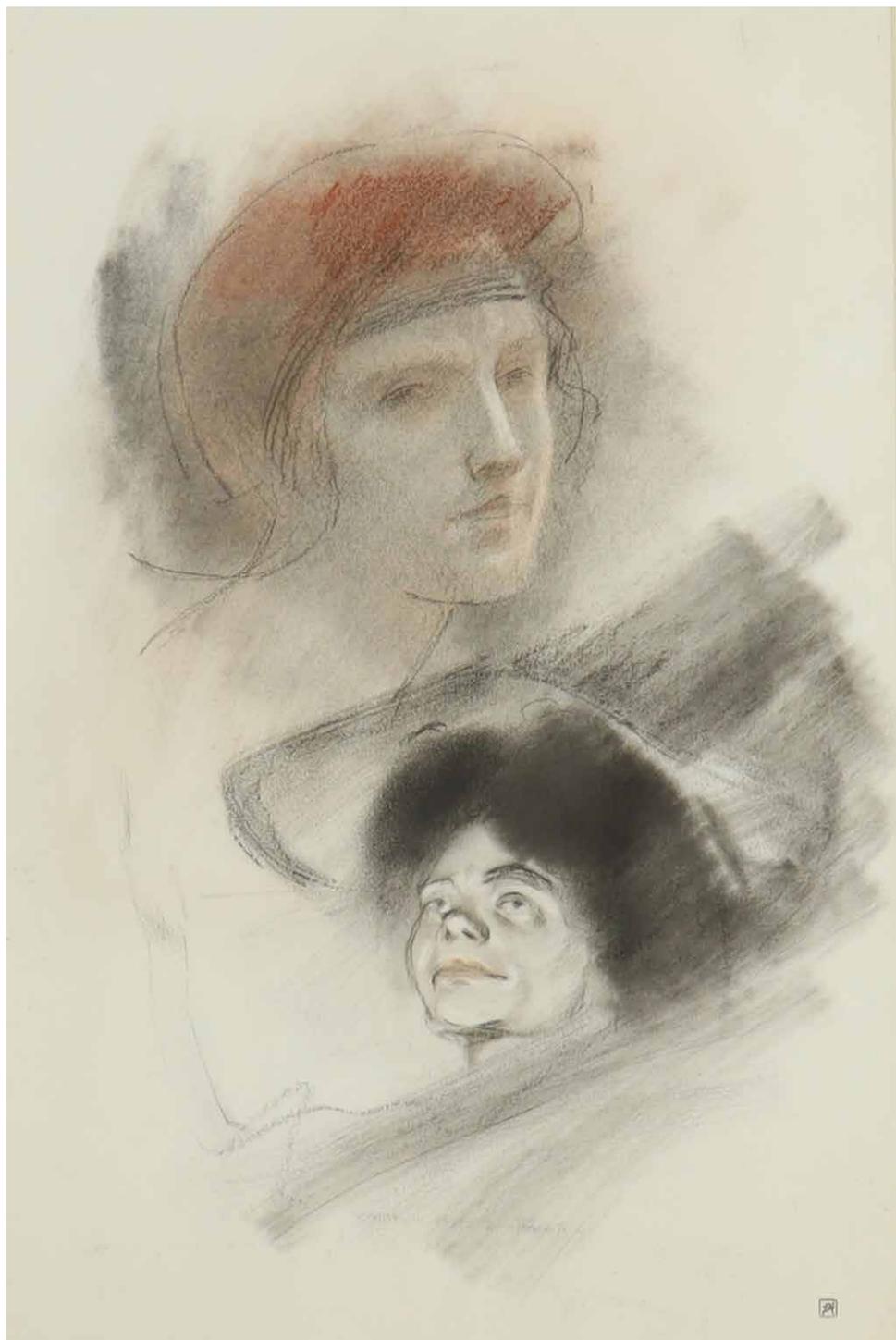
Étude pour le
premier tableau
de l'École de Rome

27. *Deux visages*

Fusain et sanguine sur papier

37,6 × 25,2 cm

Cachet de l'atelier en bas à droite





Louis Legrand

(Dijon, 1863 – Livry-Gargan, 1951)

D'origine modeste, le jeune Legrand travaille comme employé de banque tout en fréquentant les cours du soir à l'École des Beaux-Arts de Dijon. Il obtient le prix Devosge en 1883 et s'installe à Paris, où Félicien Rops l'initie aux techniques de la gravure à l'eau-forte et à l'aquatinte. Élève brillant soutenu par son maître, ses débuts sont malgré tout difficiles et il gagne sa vie en réalisant des illustrations pour enfants.

C'est grâce à la gravure qu'il acquiert progressivement la notoriété, lorsqu'il commence à collaborer avec le *Courier Français* pour lequel il croque, chaque semaine, des scènes de la vie parisienne. Il s'impose vite à l'attention du public par l'originalité de son coup de crayon et par l'audace, parfois provocatrice, de ses compositions. L'une de ses planches, *Prostitution*, lui vaut d'être poursuivi en justice pour atteinte aux « bonnes mœurs » : après avoir purgé une courte peine de prison, Legrand abandonne l'illustration satirique. Il commence alors une collaboration avec le *Gil Blas* en 1891, où il illustre un reportage sur les danseuses de cancan, écrit par son collectionneur et ami Erastène Ramiro. Vendu à 6000 exemplaires, ce numéro permet à Legrand de se faire connaître au-delà de la capitale. À partir de ces dessins, l'éditeur Dentu publie en 1892 dans *Le Cours de Danse, Fin de Siècle*, une sélection d'eaux-fortes qui révèlent les exercices professionnels quotidiens des danseuses.

Après le cancan, Legrand s'intéresse au monde de l'Opéra, avec ses ballerines dont il rend compte de l'effort, de la souffrance et de la fatigue. En effet, si l'influence fondamentale de Degas lui permet de s'éloigner du monde trop controversé de la satire de ses débuts, Legrand ne cède pas totalement à la beauté du spectacle mis en scène, mais s'attache surtout à représenter les conditions de travail de ces jeunes filles, que ce soit pendant l'échauffement, au repos ou pendant l'habillage. Plus critique que Degas, moins allégorique que Rops, Legrand se livre aussi très habilement à l'évocation de la vie parisienne libertine, l'un de ses sujets favoris. Proche de Toulouse-Lautrec, il s'en distingue et souvent le précède dans la représentation de la nuit dans la capitale, avec ses bars, ses maisons closes et ses cabarets de demi-mondaines.

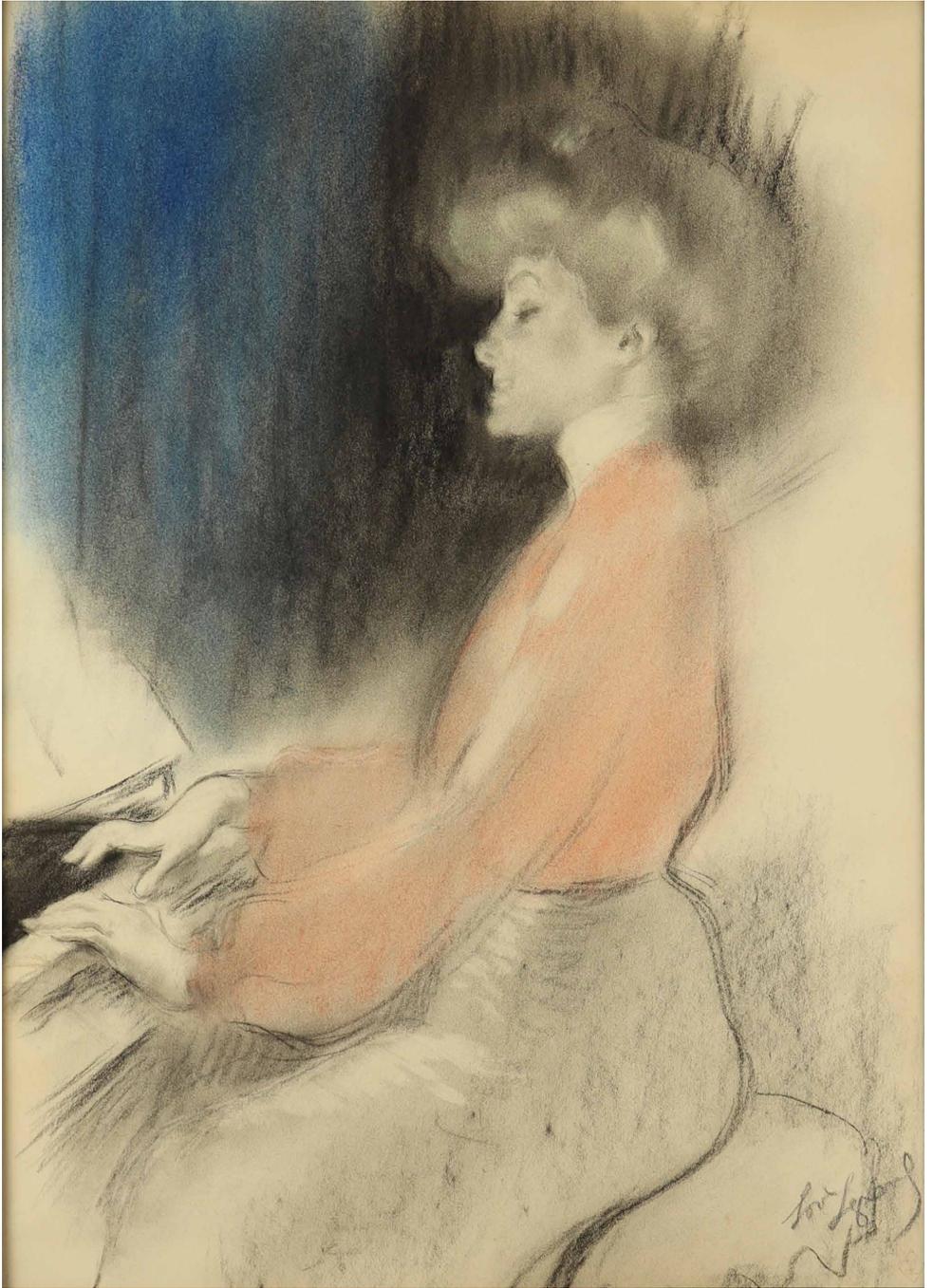
28. *Femme de profil au piano*

Fusain et pastel sur papier

51,2 × 37,5 cm

Signé en bas à droite : *Louis Legrand*

Cachet de l'artiste en bas à droite (L. 1734)





Henri Rivière

(Paris, 1864 – Sucy-en-Brie, 1951)

Henri Rivière naît le 11 mars 1864 à Paris. Pendant la guerre de 1870 sa famille s'installe à Aix-les-Thermes dans les Pyrénées, où il développe un amour de la nature qui ne l'abandonnera plus. Il commence sa formation artistique en 1880 dans l'atelier du peintre d'histoire Emile Bin, où il se lie d'amitié avec le jeune Paul Signac.

À 18 ans il est introduit auprès de Rodolphe Salis, propriétaire du cabaret du Chat Noir; qui le met en contact avec le monde artistique de l'époque. Il y débute comme rédacteur; mais s'intéresse très vite au théâtre d'ombres pour lequel il crée une dizaine des quarante-trois spectacles présentés dans ce lieu légendaire du Montmartre de la Belle Epoque, aux côtés de dessinateurs humoristes comme Caran d'Ache, Auriol et Steinlen. Il est également affichiste et illustrateur de journaux satiriques.

La découverte des estampes japonaises change entièrement sa vie : il entre en relation avec les marchands Siegfried Bing, Ayashi Tadamas et découvre Hokusai et Hiroshige pour lesquels il développe une folle admiration. Si Hokusai, « le fou de dessin », est célèbre pour la série des trente-six vues du Mont Fuji de 1831, Henri Rivière, lui, publie en 1902 Les trente-six vues de la Tour Eiffel. L'art japonais devient pour Rivière la première source d'inspiration, mais il ne peut être pris pour un imitateur. Autodidacte, il décide d'apprendre seul avec des couleurs et des techniques occidentales. A force d'expérimentations, il réinvente les secrets de l'estampe polychrome japonaise. Il confectionne lui-même ses couleurs, les applique à la brosse ou au tampon sur du bois évidé au canif. Il tire ensuite ses planches sur du papier japon ancien et adopte un monogramme rouge. Mais au-delà des techniques, le style de Rivière est lui-même empreint de japonisme. Le dessin y est simplifié, les figures soulignées d'un trait. Il privilégie les teintes claires et pures, joue sur les transparences et les nuances, juxtapose des aplats de couleur pour renforcer les contrastes ou procède à de savants dégradés. Cadres asymétriques qui coupent le sujet, constructions en diagonale, plans rapprochés, vues plongeantes constituent autant de caractéristiques japonisantes.

À la vie parisienne, intense et animée, correspond la vie calme et austère de ses voyages. C'est à l'initiative de son ami Paul Signac qu'il se rend pour la première fois en Bretagne en 1884, où il rencontre par hasard Renoir peignant comme lui sur le motif. C'est peut-être également Signac qui l'encourage à s'essayer à la technique de l'aquarelle : qu'il s'agisse de rochers, de pins, de vues plongeantes sur la mer, de temps gris ou de soleil radieux, tout devient prétexte à ses belles pages lavées de couleur. Sa vie durant, il cherche la lumière, les saisons, les vues les plus surprenantes. Les aquarelles forment la partie la plus intime de l'oeuvre de Rivière, il les montre très peu de son vivant. Une seule exposition, aux Arts décoratifs en 1921, présente au public cette partie inconnue de son oeuvre qu'il cache jalousement : « Je n'aimais les montrer qu'aux intimes », disait-il.

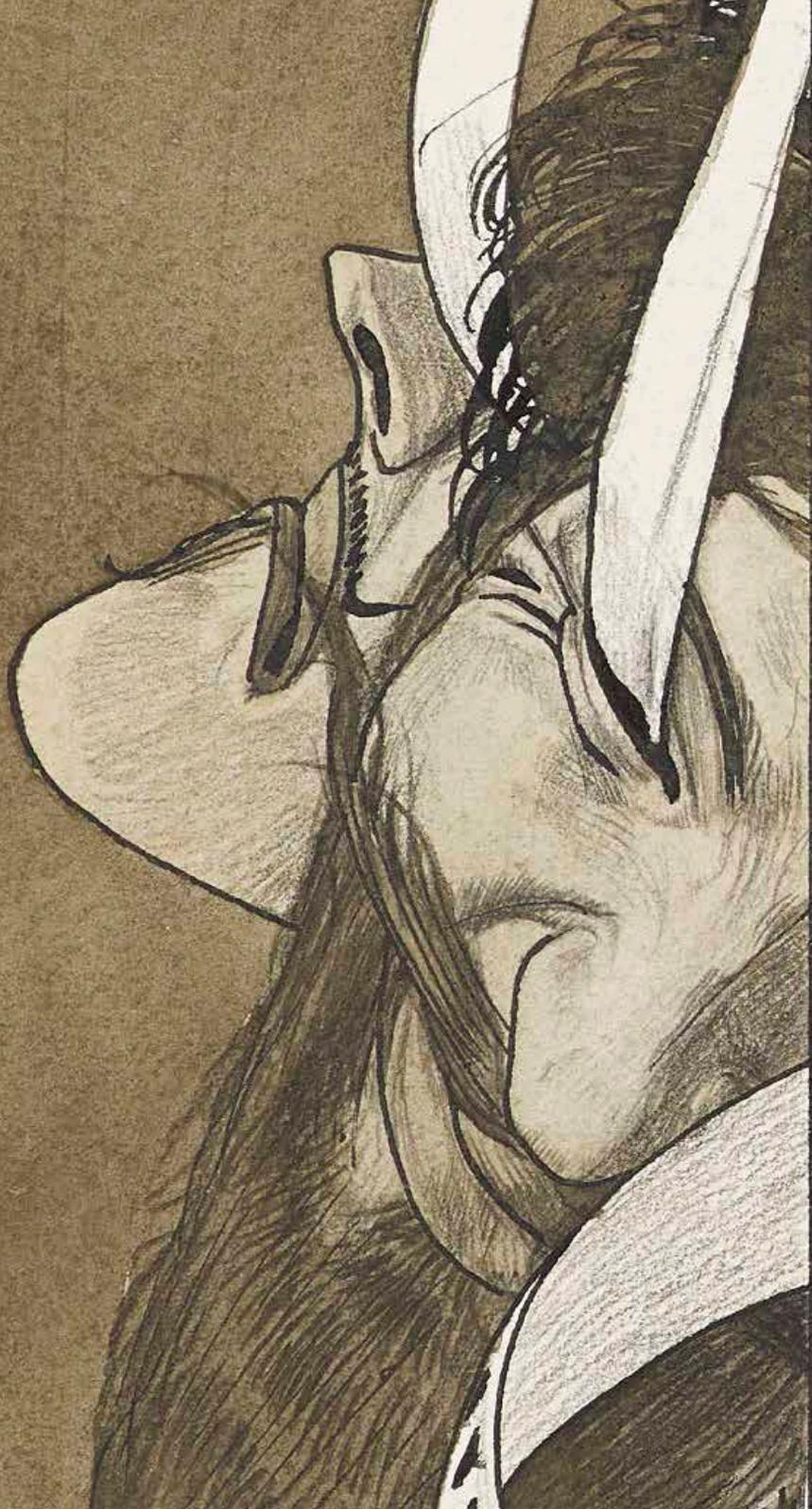
29. *La Révolte*

Plume et encre de Chine, lavis, aquarelle et gouache sur papier

26 x 49 cm

Signé en bas à droite : *Henri Rivière*





Henri Bellery-Desfontaines

(Paris, 1867 – Petites-Dalles, 1909)

Henri Bellery-Desfontaines débute sa formation dans l'atelier particulier de Pierre-Victor Galand avant d'être admis en 1890 à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Jean-Paul Laurens. Elève doué, Bellery-Desfontaines se voit alors confier, avec quatre autres élèves de Laurens, la conception du décor de la salle de garde de l'hôpital de la Charité, pour laquelle il réalise *La Contre-visite de l'interne*, exposé au Salon des Artistes français de 1892.

L'artiste ne veut pas se limiter à l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts. Il suit donc parallèlement, à partir de 1892, les cours de l'Académie Julian sous la direction de Laurens toujours, mais aussi de William Bouguereau, dans les sections peinture, illustration et gravure.

Diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts en 1895, Bellery-Desfontaines s'oriente de plus en plus vers les Arts Décoratifs. Artiste complet aux intérêts multiples, il illustre de nombreux ouvrages, crée des tapisseries, des cadres pour ses propres œuvres ou celles de ses amis, et conçoit ses premiers meubles en 1897, tout en continuant à exposer ses tableaux au Salon. La démarche de l'artiste peut en effet se rapprocher de celle des membres du groupe l'Art dans tout, qui entreprennent une réflexion sur l'aménagement intérieur qui prend en compte non seulement l'ameublement, mais aussi la décoration murale ainsi que les objets utilitaires.

Avec ses premières commandes privées, l'artiste a enfin l'occasion de mettre en œuvre sa vision d'un art total. Il conçoit ainsi le mobilier de salon du docteur Henri Tissier, qui est exposé en 1900 à Paris lors de l'Exposition Universelle. Pendant la première décennie du vingtième siècle, l'artiste multiplie les projets : affiches, illustrations, billets de banque, décorations murales, mobilier. Mais la carrière de l'artiste s'interrompt brutalement en 1909. Il meurt d'une fièvre typhoïde à l'âge de quarante-deux ans.

30. *Esquisse de la partition de Sigurd, 1894*

Aquarelle, gouache et crayons de couleur sur papier

53,5 x 47,5 cm

Signé et daté en bas à droite : *h Bellery Desfontaines 1894*

Cartel découpé et calligraphié par l'artiste reprenant des vers de l'opéra Sigurd d'Ernest Reyer.

Exposition :

1896, Paris, Salon des Artistes Français, n°2144.



Le Soldat blessé

Sa beauté sévère est celle des dieux ; l'éclat de ses yeux
Est trembler la Terre, de Glave d'acier dont p'arme ya main
jaillit au feu rouge
par lui les Souffrants sejoignent sans nombre
sur leurs banchers



31. *Naiade*, 1903

Fusain et rehauts de craie blanche sur papier gris

56,5 x 35 cm

Signé en bas à droite : *h. Bellery-Desfontaines*

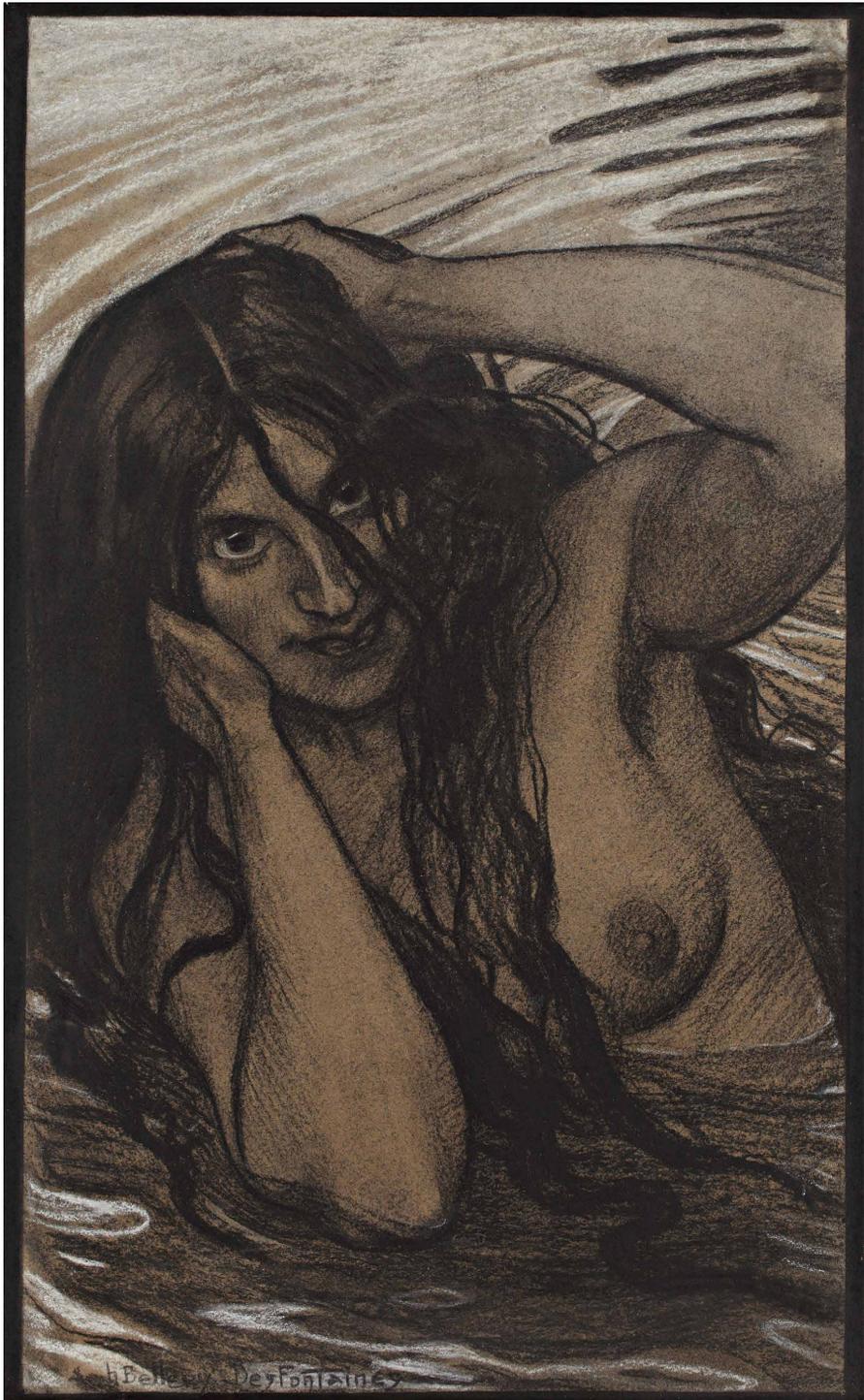
Œuvre en rapport :

Naiade, panneau en cuir repoussé exécuté par Henri Rapin pour le décor d'une porte de l'hôtel Silhol à Marseille.

Bibliographie :

Robert de Souza, « Un intérieur de Bellery-Desfontaines », *L'Art décoratif*, novembre 1905, p. 168-172.

Xavier Chardeau, « L'Hôtel du docteur Jacques Silhol », *.bellerydesfontaines.com*.



32. *Les Images comiques de la famille, 1903*

Plume et encre de Chine, lavis gris sur papier

41 x 30,5 cm

Signé vers le haut à droite : *h. Bellery-Desfontaines*

Publication :

Les Images comiques de la famille, frontispice, 7 mars 1903, n° 1, supplément gratuit de *L'Assiette au Beurre* n° 101.



LES IMAGES COMIQUES DE LA FAMILLE



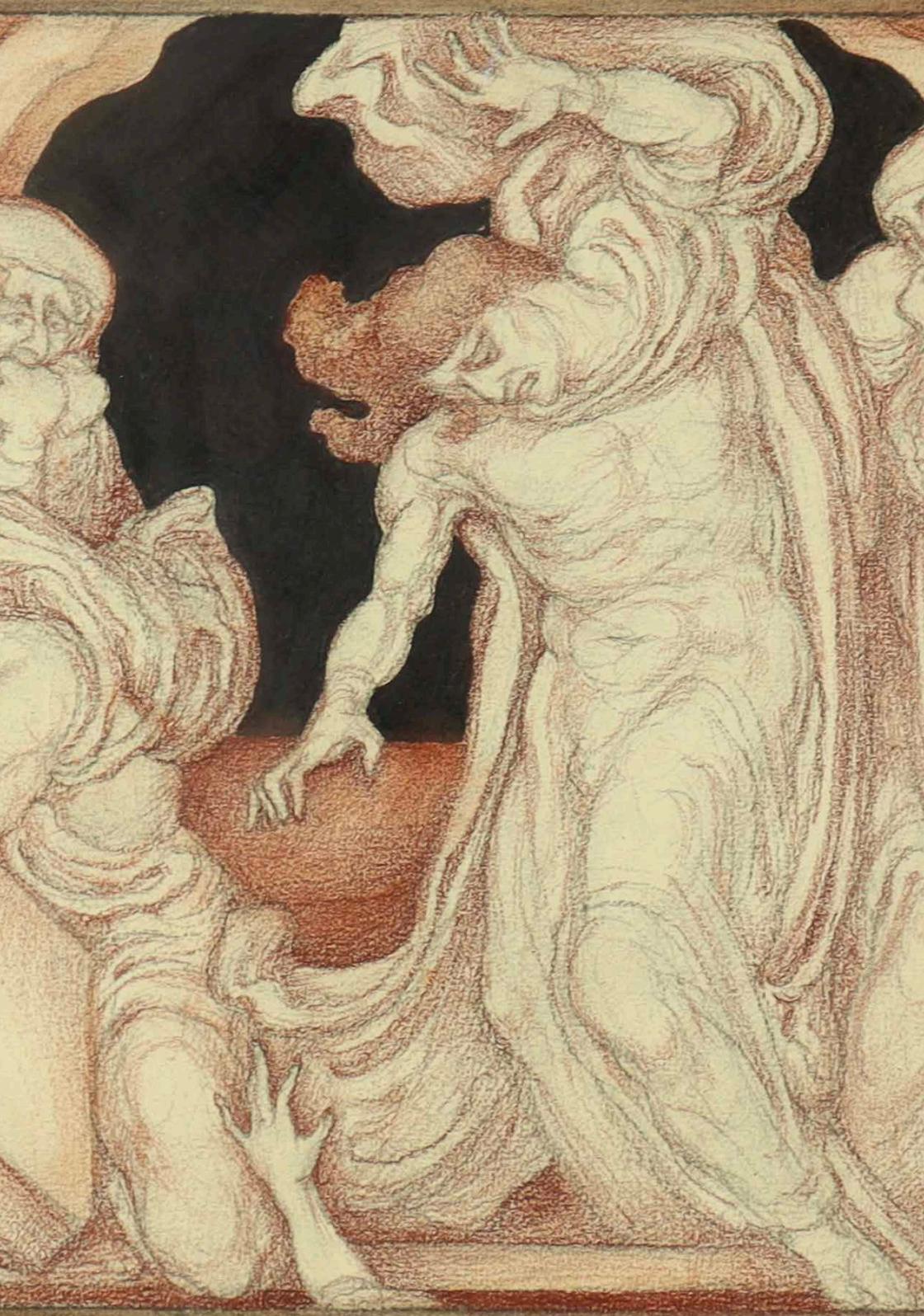
75E

J. Bellery Destourlignes



* BAMBINES et bambins qui Tourneront ces pages
 • Gentiment accoudez sous le REGARD des vieux
 • Et surtout RIRE eclate en voyant nos images,
 • Le AUTEUR sera content..... Tout sera pour le mieux.

85E



Léonard Sarluis

(La Haye, 1874 - Paris, 1949)

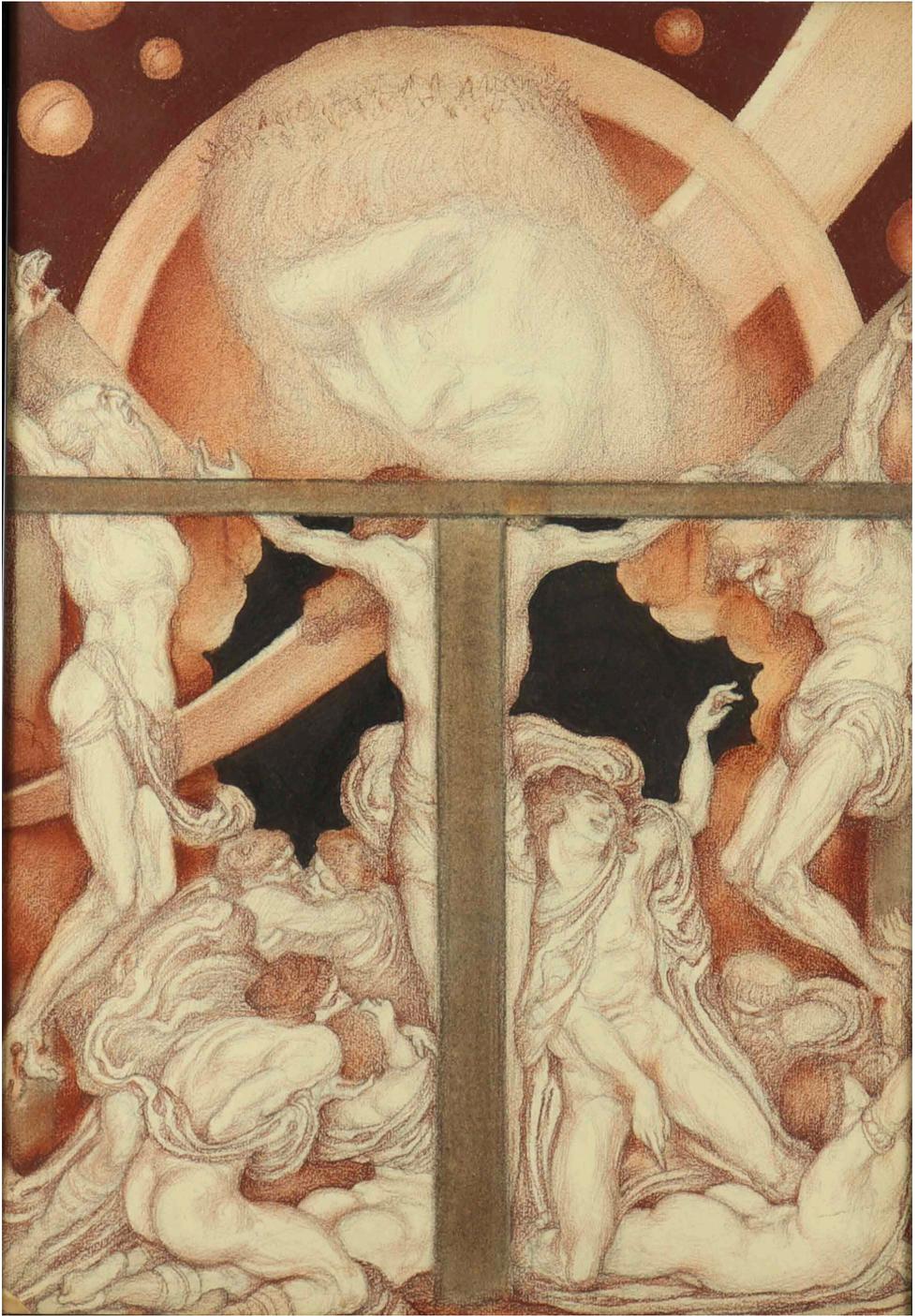
Né à La Haye d'un père antiquaire et d'une mère allemande, Salomon Léon Sarluis, qui se fera prénommer Léonard en hommage à Vinci, étudie aux Beaux-Arts de La Haye de 1891 à 1893. Il s'installe à Paris en 1894. Le 25 février 1896, Armand Point le « présente » à l'occasion du banquet offert à Emile Verhaeren. D'une beauté juvénile et androgynique, le peintre trouble maintes figures de l'époque parmi lesquelles le critique Gustave Soulier et Jean Lorrain : « Cet artiste batave, un Giotto vivant, si l'on en croit les *on-dit* (écrit Lorrain hypocritement dans *Le Journal* du 2 avril), révolutionne depuis un mois le camp des esthètes... Le sourire d'un Vinci, les yeux de Donna Ligeia, le cou de Gabriel-Dante Rossetti, le talent de Michel-Ange... et vierge avec cela... déambule dans la vie en pourpoint de velours noir, en longs gants de daim blanc bossués de broderie d'or, avec sur les épaules la chevelure bouclée et trop lourde des pages florentins... » Protégé par Point et Elemir Bourges, le jeune peintre expose au Salon de la Rose+Croix de 1896. Il en partage avec Point la réalisation de l'affiche montrant la tête de Zola en gorgone.

Pratiquant sous l'influence de Point un art qui allie une technique inspirée des Anciens et un style à la fois trouble et sensuel, Sarluis s'attache à des sujets mythologiques et bibliques. Il Réalise de grands formats, décore les locaux du Journal, et expose irrégulièrement au Salon du Champs-de-Mars et aux Artistes français, bénéficiant d'une présentation personnelle à la galerie Bernheim en 1919. En 1923, il illustre le *Voyage au pays de la quatrième dimension* de Pavloski. Durant toute sa vie, il se consacre à une *Mystique de la Bible* de 360 tableaux qu'il essaie vainement d'exposer à Paris en 1926, et présente finalement à Londres en 1928. Naturalisé français durant la Grande Guerre, Sarluis mourra oublié en 1949.

Jean David Jumeau-Lafond
(*Les Peintres de l'âme*, Ixelles, 1899)

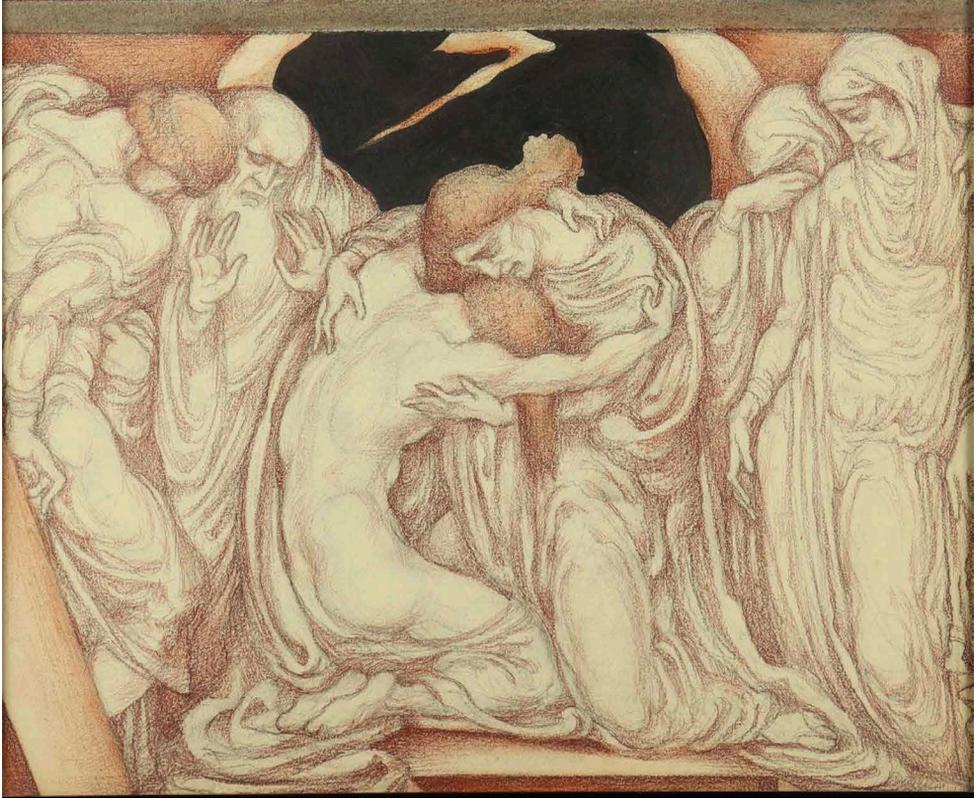
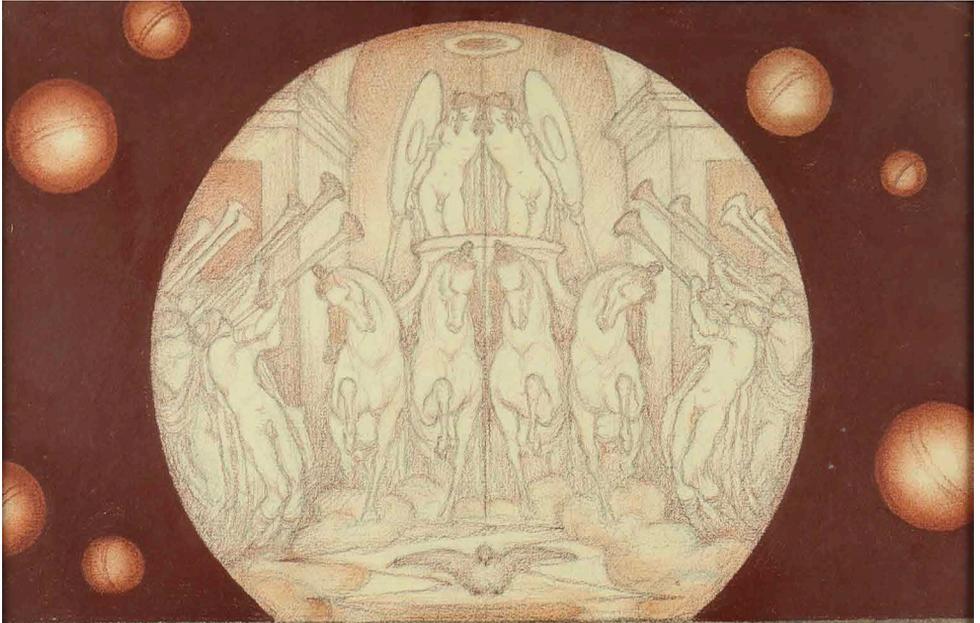
33. *Le Christ en croix entre les deux larrons*

Fusain, sanguine, aquarelle et lavis sur papier
52,5 x 37 cm



34. *L'Accolade*

Fusain, sanguine, aquarelle et lavis sur papier
52,5 x 37 cm



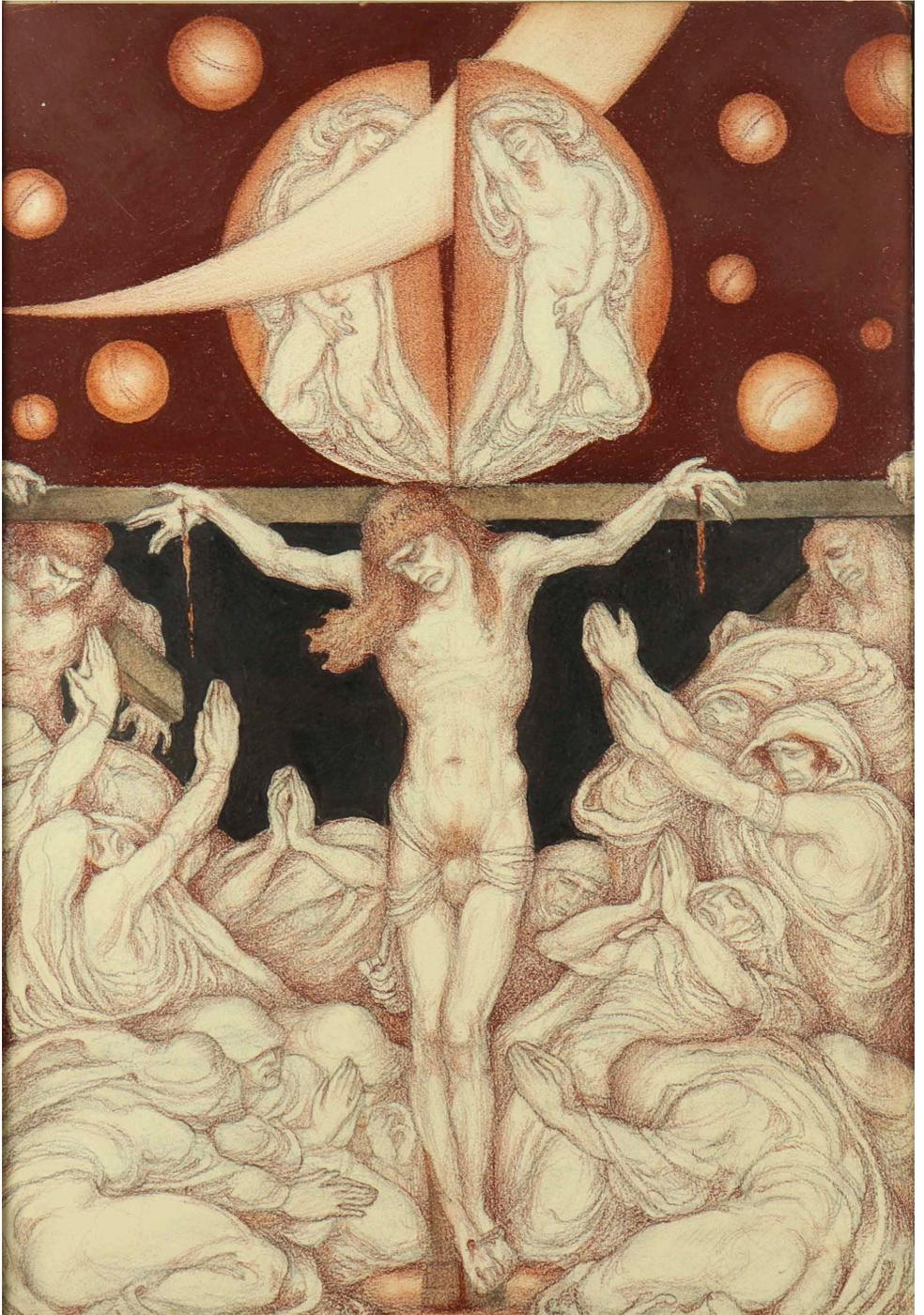
35. *La Résurrection du Christ*

Fusain, sanguine, aquarelle et lavis sur papier
52,5 x 37 cm



36. *Le Christ en croix*

Fusain, sanguine, aquarelle et lavis sur papier
52,5 x 37 cm





Bernard Boutet de Monvel

(Paris, 1881 - Les Açores, 1949)

Dès l'âge de seize ans, Bernard Boutet de Monvel décide de suivre les traces de son père Maurice, illustrateur pour enfants et peintre, et se destine à une carrière artistique. Élève de Luc-Olivier Merson à partir de 1897, il complète sa formation en étudiant la sculpture avec Jean Dampet et l'eau-forte avec Louis Mc Clellan Potter. Ses premières gravures représentent des proches ou des scènes de la vie de Nemours. Le jeune artiste ne tarde pas à maîtriser la technique de l'eau-forte au point d'en devenir le maître incontesté. L'Art Institute de Chicago lui consacre en 1912 une exposition rétrospective de sa production d'estampes. En parallèle, il expose à la Société nationale des Beaux-Arts à partir de 1903, puis au Salon d'Automne, au Salon des Indépendants et au Carnegie Institute de Pittsburgh en Pennsylvanie. Dans *Portrait* (1908), Boutet de Monvel se met en scène dans la campagne de Nemours, flanqué de deux lévriers, une œuvre qui lui vaut d'être nommé sociétaire de SNBA. L'année suivante, lors de son exposition à la galerie Devambez, la règle est le compas semblent être devenus ses instruments de prédilection au même titre que le pinceau. Cette « peinture rectiligne » pose, à travers la figure du dandy, les premières bases de celle qui deviendra la peinture Art Déco. Lui-même considéré comme une icône d'élégance, il contribue au *Journal des Dames et des Modes*, puis à la *Gazette du Bon Ton* où ses illustrations paraissent avec celle de Pierre Brissaud, Georges Lepape, Charles Martin, George Barbier.

Lorsque la guerre éclate, Boutet de Monvel s'illustre dans de nombreux exploits militaires qui lui valent, entre autres reconnaissances, la légion d'honneur. Il s'installe au Maroc en octobre 1917 et reprend ses pinceaux pour peindre les scènes de rue, les paysages et les femmes voilées de blanc sur les terrasses de Fez, Rabat et Marrakech. De retour à Paris en 1918, Boutet de Monvel reprend sa carrière de portraitiste, ainsi que les collaborations avec *Vogue* et *Harper's Bazaar* qui le prend sous contrat d'exclusivité de 1926 à 1933. Il voyage pour la première fois aux États-Unis en 1926 à l'occasion d'une rétrospective de ses œuvres organisée par les Anderson Galleries à New-York. Il peint sur commande pour la haute société américaine, entre les soirées mondaines du New-York des années folles et les villas luxueuses de Long Island. Quand le krach boursier de 1929 marque la fin de l'insouciance et de la prospérité, il s'attache à peindre la ville entre abstraction et réalisme photographique. Il entreprend, en 1936, une série de portraits de profil comme celui de Lady Charles Mendl et du Marquis de Cuevas et se fait construire, à Palm Beach, un pavillon octogonal appelé *La Folie Monvel*. Établi en France pendant la seconde guerre mondiale, il réalise une série de *Bouquinistes* des quais de Seine, puis expose, en 1946, un ensemble de *Profils* à la galerie Wildenstein. L'un de ses allers-retours entre Paris et New-York lui coûte la vie, en 1949, dans le célèbre crash des Açores.

37. *Paysanne de Nemours*

Mine de plomb et aquarelle sur papier

47,5 x 27 cm

Signé en bas à gauche : *Bernard B. de Monvel*



Bernard B de Jonck.



Pierre Antoine Gallien

(Grenoble, 1896 - Montrouge, 1963)

Pierre-Antoine Gallien débute sa formation artistique en 1913 à l'école des arts industriels ainsi qu'à l'école des arts décoratifs de Grenoble où il apprend la technique de la gravure sur bois.

Après la première guerre mondiale où il est engagé volontaire dès 1914, il gagne Paris dès sa démobilisation afin de poursuivre sa formation artistique. Il est reçu à l'école nationale des Arts Décoratifs, qu'il fréquente tout en poursuivant son activité de graveur sur bois, qui lui vaut une certaine notoriété.

Gallien travaille quasiment exclusivement en noir et blanc, et ses recherches artistiques autour de l'abstraction se radicalisent. Il ajoute désormais son anagramme à côté de son nom sur ses tableaux en noir et blanc : « Peintre-à-la-ligne-noire ».

Les années 1920 sont décisives à plus d'un titre pour l'artiste. Il fait en effet plusieurs rencontres qui s'avèrent fondamentales pour son évolution artistique et intellectuelle. Fréquentant l'avant-garde artistique et intellectuelle de Montparnasse, il se lie avec Picabia, Matisse, Braque ou encore Van Dongen. IL expose ainsi avec Albert Gleize en avril 1921 à la galerie Povolozky et signe en 1922 le deuxième manifeste dadaïste au congrès de Paris avec ses amis parmi lesquels figurent Erik Satie, Tristan Tzara, Man Ray, Paul Eluard, Ossip Zadkine et Constantin Brancusi.

C'est également au début des années 1920 que Pierre-Antoine Gallien se lie étroitement avec Frantisek Kupka. Leurs échanges sur la théorie artistique sont denses et nombreux. Il présente Kupka au directeur du musée de Grenoble, André Farcy, l'initie à la gravure sur bois vers 1926 et demande même, et obtient, la légion d'honneur pour son ami.

De plus en plus attiré par la théorie artistique, Gallien grave de moins en moins pour se consacrer à la critique. C'est ainsi qu'il entre en relation en 1925 avec Wassily Kandinsky pour traduire et commenter en français *Über das Geistige in der Kunst* (Du Spirituel dans l'Art), initialement publié en 1912.

L'attirance de l'artiste pour la recherche intellectuelle qui le conduit à penser une théorie globale de son art ne peut se comprendre si l'on occulte son engagement dans la franc-maçonnerie. Introduit dans la loge Le Portique en 1922 par Fernand Lantoine, Gallien participe en effet de façon très active aux travaux de sa loge. Il illustre également, en 1928, le grand livre *A l'ombre du Portique*, de Francis Forest, pour lequel il réalise la couverture et cinquante compositions.

En 1931, Gallien rejoint, à la demande de Jean Hélion, l'association Abstraction / Création, même s'il semble qu'il ne soit pas très assidu aux réunions du groupe. Mobilisé, puis prisonnier en 1940, Gallien, libéré, rejoint la résistance dès 1941, date à laquelle il est nommé lieutenant dans les Forces françaises de l'intérieur.

Après la guerre, la production si radicale et avant-gardiste de l'artiste tombe dans l'oubli, jusqu'à ce que le musée d'art moderne de Paris lui consacre une exposition rétrospective en 1979.

38. *Portrait d'Emmanuel Arié, éditeur, 1928*

Encre et gouache blanche sur papier;

21 x 14 cm

Monogrammé en bas à droite : *PAG*

Cachet de l'artiste au dos

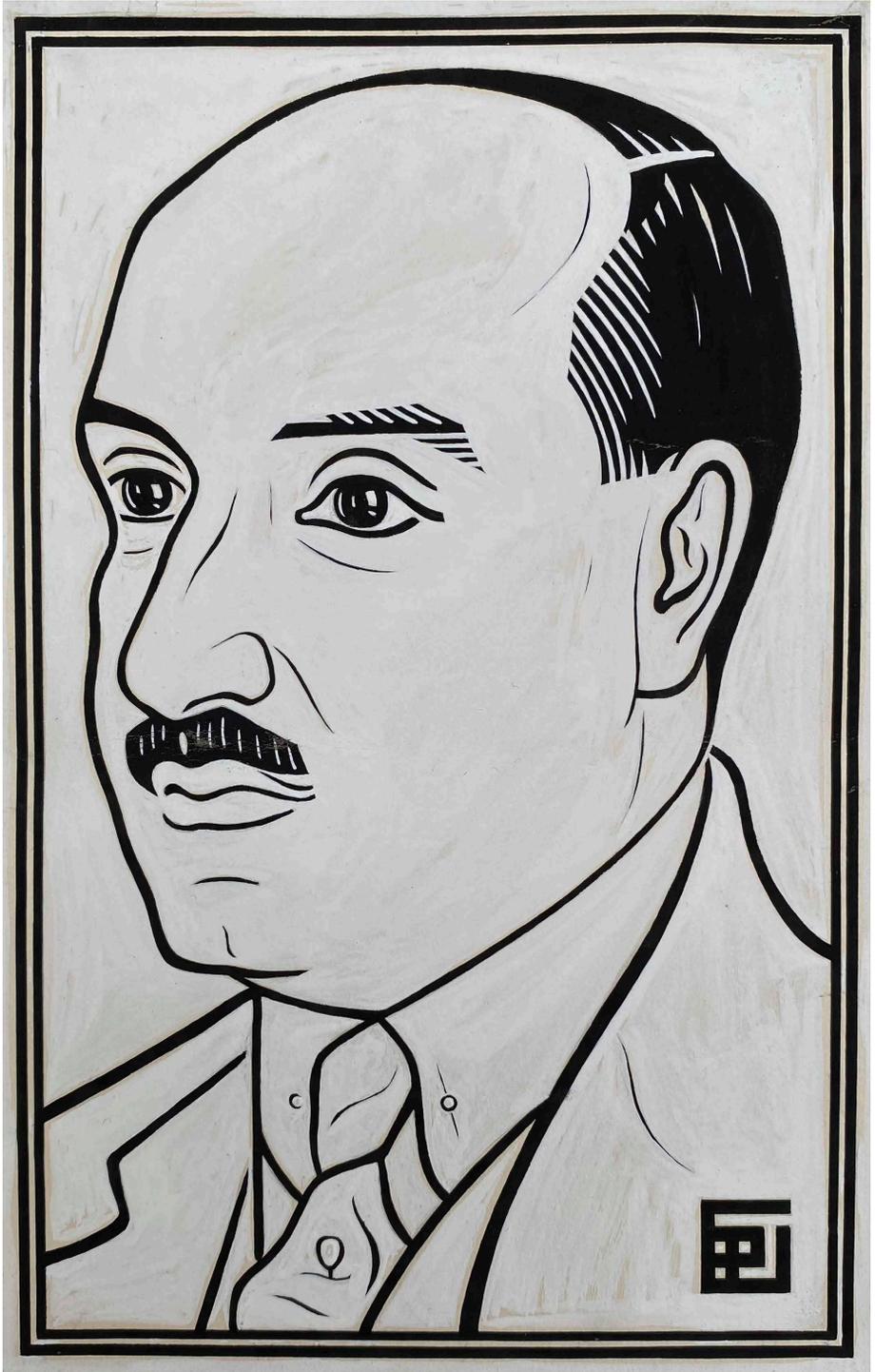
Situé et daté au dos : *PARIS – 1928*

Provenance :

Descendance de l'artiste.

Saumur, vente publique du 26 avril 1987, n°7

Collection particulière, France.





Victor Stuyvaert

(Gand, 1897 - 1974)

Victor Stuyvaert étudie à l'académie des Beaux-Arts de Gand sous la direction de Jean Delville et de Georges Minne. Elève de K. de Cock, il est formé à la gravure sur bois qu'il enseignera lui-même à Gand de 1940 à 1957.

Graveur, aquarelliste, peintre de cartons de tapisserie, Stuyvaert a de multiples talents. C'est pourtant dans le domaine de l'illustration qu'il concentre la plus grande part de son activité, et les compositions qu'il crée pour plus d'une centaine d'ouvrages littéraires constituent l'essentiel de son œuvre.

C'est ainsi qu'il s'attache à retranscrire au moyen de la gravure sur bois ou de l'aquarelle les scènes des fabliaux du Moyen-Age, mais aussi celles qui peuplent les poèmes d'Homère, de Dante et de Cervantès, les tragédies de Shakespeare et de Racine, les récits de Mérimée et de Michel de Ghelderode, les contes de Diderot et d'Edgar Poe, les drames de Maeterlinck et de Montherlant, les romans de Charles de Coster et de Johan Daisne.

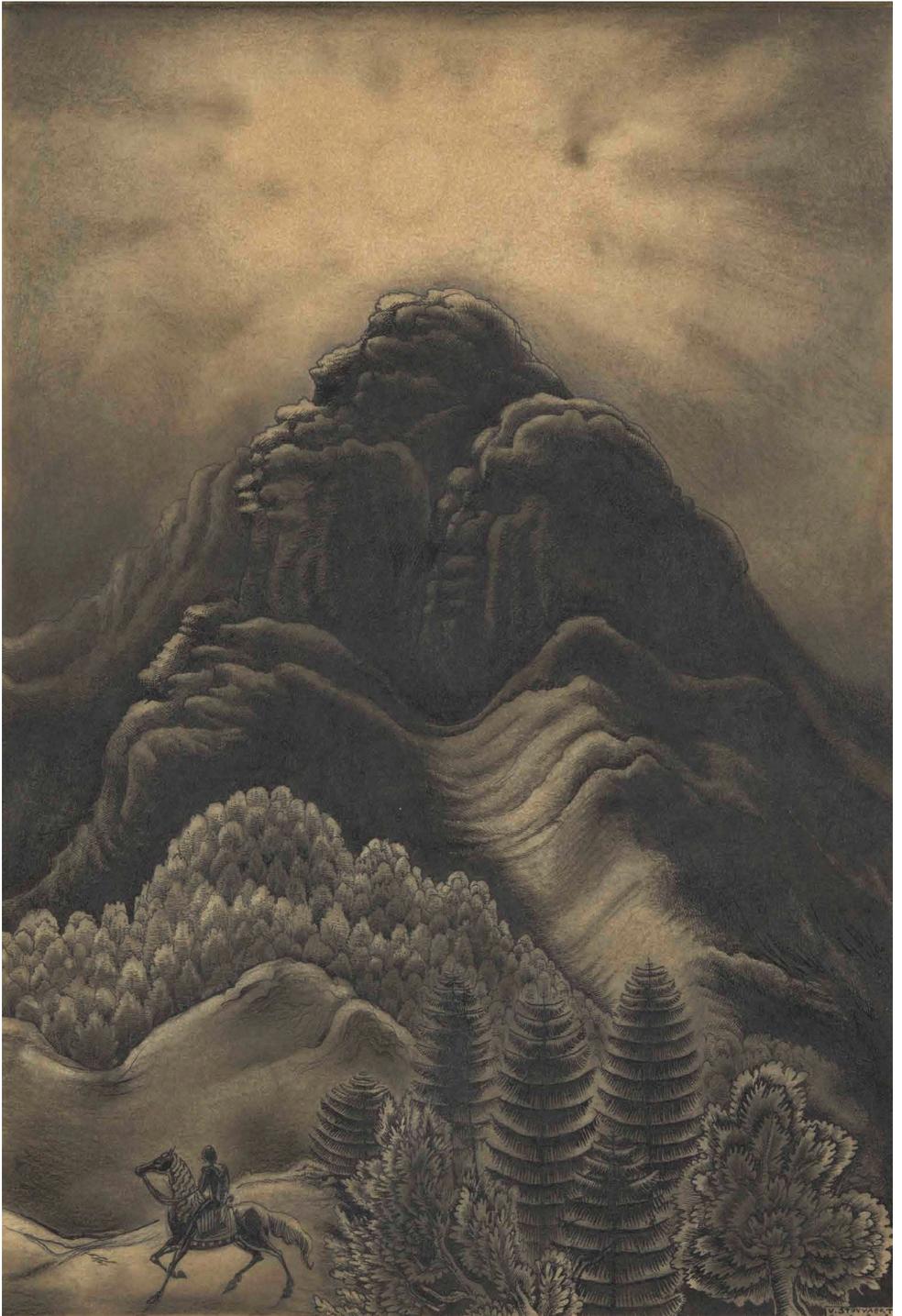
Les gravures sur bois de Stuyvaert possèdent une légèreté et une finesse qui les distinguent de l'œuvre de son contemporain Frans Masereel, autre grand maître des techniques de l'entaille sur bois. Enlumineur de talent, Stuyvaert réalise plus de deux-cent ex-libris de sa main et conçoit le blason du Cercle Economique Flamand (VEK) à Gand. Des œuvres de l'artiste sont présentes dans les musées des Beaux-Arts et la collection Van der Haegen à Gand ainsi que dans la collection du Cabinet des Estampes de Bruxelles.

39. *Cavalier dans un paysage fantastique, 1932*

Plume, encre de Chine et lavis sur papier

37 x 26 cm

Signé et daté en bas à droite : V. STUYVAERT / 1932





Félix Lorioux

(Angers, 1872 - Paris, 1964)

Né à Angers en 1872, Félix Lorioux se forme à L'École des Beaux-Arts de Paris et commence sa carrière dans l'illustration dès sa sortie, travaillant pour la publicité et pour la presse. Il publie régulièrement dans la *Gazette du Bon Ton*. A partir de 1926, il commence à se spécialiser dans l'illustration de livres pour enfants, trouvant ses sujets de prédilection chez Charles Perrault.

Il réalise ainsi plus d'une centaine d'ouvrages, dans lesquels il donne libre cours à son dessin virevoltant, fourmillant de détails, et laisse éclater son talent de coloriste. Puisant ses influences dans l'Art Nouveau et le Japonisme, Lorioux est alors remarqué par Walt Disney avec lequel il entame une collaboration régulière.

Ses principaux ouvrages, *Le Roman de Renart*, les *Fables de la Fontaine* ou encore la série du *Buffon pour enfants* font aujourd'hui figures de référence dans le domaine de l'illustration.

Lorioux meurt en 1964. En 1984, le Centre Pompidou à Paris organise une grande exposition rétrospective de son œuvre.

40. *Le Rat qui s'est retiré du monde, 1949*

Mine de plomb et aquarelle sur papier
32 x 23 cm

Publication :

Fables de La Fontaine, présentée par Jean de la Varende, Félix Lorioux dessinateur, Paris, 1949.



Index

Bellery-Desfontaines (Henri)	30, 31, 32
Boutet de Monvel (Bernard)	37
Gallien (Pierre-Antoine)	38
Legrand (Louis)	28
Lorioux (Félix)	40
Lynch (Albert)	16
Maurin (Charles)	2, 3
Orazi (Manuel)	10, 11, 12, 13, 14, 15
Privat-Livemont (Henri)	17
Rassenfosse (Armand)	18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27
Rivière (Henri)	29
Rops (Félicien)	1
Sarluis (Léonard)	33, 34, 35, 36
Steinlen (Théophile Alexandre)	4, 5, 6, 7, 8, 9
Stuyvaert (Victor)	39